

HISTOMAG'44

Premier mensuel historique gratuit

FORUM LE MONDE EN GUERRE

La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés

N° 51
Décembre 2007



GEOFFREY SNEEZUM COMMANDO DE SA MAJESTE

1940 Les ponts du Canal Albert
La guerre de Marcel Devillers
Toulouse sous l'occupation (2)
Canadiens en Italie (3)





L'HISTOMAG'44 est réalisé
par le FORUM LE MONDE
EN GUERRE

Numéro 51
Décembre 2007

<http://www.debarquement-normandie.com/phpBB2/>

HISTOMAG'44

Rédacteur en chef

Stéphane DELOGU

Choix des articles

Montage du sommaire

Prosper Vandembroucke

Rédacteurs permanents

Eric GIGUERE

Prosper VANDENBROUCKE

Stéphane DELOGU

Philippe MASSE

Lucile DELAS

Développement et partenariats

Alain LELARD

alainlelard@hotmail.fr

Mise en forme

Frédéric DUMONS

PARTENAIRES INSTITUTIONNELS



Ligne de Front



Axe et alliés



Batterie de Merville

PARTENAIRES WEB



Forum Livres de Guerre



Histoquiz



Dowpanzer

LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier mensuel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre responsable développement.



SOMMAIRE

PAGE 3 : EDITO

PAGE 5 : GEOFFREY SNEEZUM , AU SERVICE DE SA MAJESTÉ

PAGE 20 : LA PRESSE

PAGE 21 : LES PONTS DU CANAL ALBERT

PAGE 38 : TOULOUSE SOUS L'OCCUPATION (2)

PAGE 42 : CANADIENS EN ITALIE (3)

L'EDITO *de Stéphane Delogu*

En cette période propice aux dépenses un peu plus denses qu'à l'accoutumée pour cause de tradition aussi théologique que commerciale, l'adage « tendance » est on ne peut plus adapté : « *Travailler plus pour gagner plus* » nous annonce t'on à grands renforts de trompettes, flonflons et majorettes comprises dans le pack. Comme vous ne l'ignorez point, notre pêché mignon, période de Noël oblige, est l'exocet entouré de guirlandes ; on vous touchera donc deux mots de notre point de vue sur la question, qui fatalement, diffère donc un tantinet de ce que l'on voudrait bien faire avaler au quidam . On va vous causer de perspectives d'avenir, de solidarité, de l'esprit de Noël, en extrapolant un chouïa vers nos gamins. On profite du moment pour vous parler d'eux ; c'est de circonstance que de parler des gosses, que l'on soit attaché à la Nativité ou plus prosaïquement au rayon jouets de chez Carrouf. Pourtant, ce n'est pas sur leur présent qu'on va vous offrir une petite bafouille mais sur leur avenir.

C'est décidé : pour gagner plus, va juste falloir travailler plus. Voilà donc l'idée lumineuse que nos portefeuilles tricolores attendaient depuis Pépin le Bref pour se rembourrer substantiellement. C'était tellement simple que personne n'y avait pensé avant. Travailler plus. Voilà le leitmotiv du Pécore franchouillard ; on va vous expliquer d'une manière assez basique à quel point le calcul est exact. Tout d'abord, le cadeau fiscal fait aux gros bonnets aux poches cousues de fifrelin a bien creusé un trou quelque part qu'il conviendra de colmater par quelque chose qui viendra d'ailleurs. Le second cadeau Bonux de notre démonstration est la suppression de la taxe de 0.3 pour cent sur les gros investissements boursiers : second cadeau, second trou et deuxième raison de trouver de la monnaie sonnante et trébuchante. Si vous cherchiez à savoir pourquoi le prix du pétrole à la pompe stagne alors que le prix du baril est en baisse significative, ne cherchez plus. Comme ceux qui oeuvrent pour notre bien pensent à tout, les retraités à faible rente passeront désormais au tiroir caisse si ils veulent continuer de s'extasier devant la Roue de la Fortune : l'exonération de redevance TV appartient désormais au passé. Comme quoi personne n'est oublié, les friqués comme les autres. Pour les consommateurs lambdas que nous sommes à une écrasante proportion, ne pensez pas que ce subtil jeu des vases communicants soit un facteur de handicap déterminant : il vous suffira juste de vous limiter à une somme de 50 euros à chaque passage à la pompe. C'est le meilleur moyen de ne pas subir la différence. Si des fois, aux alentours du 24 décembre, votre budget ne vous permettait plus de compléter votre réservoir, il vous suffira - comme l'a si justement conseillé Rachida Dati - d'aller manger la dinde chez la tante Bernadette en vélo. Une carriole attelée à l'arrière vous permettra d'y joindre utilement le reste de la famille. Il va de soit que notre Géo Trouvetou en jupons a déjà inauguré ce moyen de locomotion écologique : c'est promis, elle ira en triporteur au Noël de l'Elysée. Enfin, c'est tout au moins ce qu'on lui conseille pour rester crédible.

Les pêcheurs eux aussi sont matés : s'ils veulent répercuter la hausse des carburants sans fermer la boutique, ils peuvent vendre leur poisson plus cher ou acheter des moteurs moins puissants. C'est Nico lui-même qui le leur a suggéré. Ils peuvent aussi vendre leur bateau et aller taquiner le poisson d'eau douce le long du Canal du Berry, c'est encore moins dispendieux et plus reposant. Il restera juste à convaincre le consommateur que le gardon fumé sur sa table festive gardera le même cachet que le saumon d'Ecosse. Vous pouvez toujours opter pour votre poisson habituel en appliquant le même principe qu'à la station service : ne pas dépasser une certaine somme et combler ce qui vous manquera dans l'assiette par des feuilles de salades. La salade, c'est sain, pas cher et c'est décoratif. Bien sûr, toutes ces nouvelles mesures ne vont pas sans certains ajustements qui nous vous l'accordons peuvent avoir des effets secondaires un soir de réveillon. Avec l'exemple qui suit, vous allez comprendre mieux ; profitant de la période, on a choisi de vous narrer tout ça sous forme d'un conte de Noël.

Imaginez que vous partiez de chez vous plus tard qu'à l'accoutumée – *n'oubliez pas que vous avez travaillé plus pour gagner de quoi combler les trous des cadeaux faits à autrui et dont vous ne verrez pas la couleur* - pour votre soirée annuelle chez ladite tante Bernadette qui a mis les petits plats dans les grands et sa robe en lycra molletonné. La soirée commence mal : vous avez terminé le turbin à 21 heures et les quelques litres de gazole que vous aviez chichement épargnés sont partis dans un rallye imprévu à la recherche d'une station service encore ouverte. Chou blanc : pas plus de station service que de beurre en broche. Vous retournez donc chez vous dépité, et attelez votre remorque à la bicyclette que vous avez depuis quelque temps placée en état d'alerte permanente. Le temps de rameuter la marmaille, en y ajoutant à la demi heure nécessaire à bobonne pour enlever ses bigoudis, monter un éclairage de fortune sur la dynamo héritée du cousin Robert et vous voilà partis. Il est un peu plus de 23 heures et il vous reste un peu plus de dix bornes à vous taper à la force du mollet. La tante Bernadette s'est déjà enfilé l'assiette de mignardises qui de toute façon devaient se déguster chaudes et jette maintenant un œil avisé sur les escargots – *Un élevage d'escargot est d'ailleurs un excellent succédané pour les pêcheurs nécessiteux, puisque même à la rame ils arriveront toujours à en rattraper un ban* - . Le moral de l'équipage est pourtant au beau fixe. Jusqu'au moment où un investisseur exonéré de la taxe sur les gros investissements boursiers vous dépasse au volant de sa V12 flambant neuve – *qu'il vient de s'offrir avec les picaillons économisés sur son dernier achat de 400.000 actions Indosuez*.-

La croquignollette virée champêtre vient de prendre des allures de Bérézina. La masse d'air déplacée par le puissant bolide vous a envoyé valdinguer, vous, les mêmes et votre Lucette, au fond d'un fossé. Pire encore : la roue avant est voilée, plus question d'aller bouffer chez Bernadette qui de toute façon a fini par engloutir une bonne partie de la dinde en vous attendant. En individu responsable, vous aurez quand même prévu une bâche que vous allez tendre avec dextérité et, la marmaille criant famine, vous ouvrirez votre paquet de gardons fumés estampillés « Canal du Berry ». C'est ainsi que vous aurez droit à un Noël aussi original qu'inoubliable, sous une bâche tendue en pleine cambrousse, à côté d'un vélo en vrac et d'une remorque transformée en table de salle à manger. Prévoyant et faisant face à vos responsabilités de chef de famille, vous aurez dégotté dans le champ d'à côté un âne et un bœuf, histoire de réchauffer la Lucette qui se pèle les miches depuis une bonne heure. Vous parachèverez votre œuvre patriarcale par un feu de camp du meilleur effet et dans lequel sera, hélas, passée l'intégrale des feux de l'Amour en édition de poche que vous comptiez offrir à la tante Bernadette – *qui ronfle déjà depuis une heure pour avoir trop forcé sur le Calva 25 ans d'âge qu'elle avait sorti de sa cave pour l'occasion* -. Puis sans comprendre ce qui vous arrive – *parce qu'il faut bien trouver une fin heureuse à un conte de Noël* – vous verrez arriver vers vous un cortège de trois quidams montés sur des chameaux, s'arrêter vers vous et vous demander la route de Béthléem. C'est à ce moment que vous vous réveillerez en sursaut dans votre lit, trempé de sueur, en vous disant que finalement, *travailler plus* provoque de sacrés effets indésirables sur le subconscient. En matière de conte de Noël, Dickens n'aurait pas fait mieux.

On finira notre ballade pré hivernale par ce qui n'est pas un conte, mais plutôt une histoire pas marrante dans laquelle certains risquent de ne pas trouver leur compte, un truc qui pourrait devenir réalité et qui fait froid dans le dos. C'est normal, nous direz vous, de se les peler à pareille époque : on rétorquera que même avec les fenêtres fermées et le chauffage à fond, l'effet risque d'être le même. La récente colère de l'éducation nationale, universités, collèges et lycées confondus ne nous paraît pas si illégitime que ça en particulier pour ce qui concerne le sort réservé aux BEP dès l'année prochaine. Dans un souci de nivellement par le haut, on a décidé de coller ces diplômes de Français moyen à la déchetterie et d'y substituer un BAC Pro nettement plus *smart*, ce qui ne change presque rien à ceci près que le programme de quatre ans sera englouti en trois ans. A l'arrivée, il n'y aura plus que deux catégories : les lauréats et les autres. Pour ceux là, les temps risquent d'être durs mais on vous l'a dit, il faut travailler *plus pour gagner plus*. A l'inverse, pour ne rien gagner du tout, il suffira juste de ne pas travailler. Le nouveau BAC Pro a donc prévu tous les cas de figure ; c'est comme la bicyclette à Rachida, c'est économique, c'est plein de bon sens et surtout source d'émulation : plus on accélère doucement, plus on pédale moins vite. Evidemment, selon les origines sociales de chacun, on en connaît qui flamberont sur un vélo à douze vitesses en fibre de carbone et d'autres qui pédaleront comme des couillons sur des guimbardeuses en fonte massive. Pour travailler plus, il faudrait déjà travailler tout court, c'est par là que tout commence à vrai dire. Si c'est bien cette société là qu'on nous promet, celle peuplée d'une partie de notre jeunesse laissée à la dérive, on en vient à se demander pour quel idéal se sont sacrifiés les pauvres types en uniforme qui se les sont gelés certains soirs de réveillons, au fond de leur trou de combat. Ils ont pourtant accepté d'échanger un repas de fête contre une société plus juste où même les enfants de famille modeste auraient leur place. Parmi tous ceux là, se trouvait Guy Bourée, tankiste au 12^{ème} Régiment de Cuirassiers, un gars de Leclerc. Il ne regrette rien de rien et serait même prêt à recommencer, si son âge et une saloperie qui le ronge ne le lui interdisaient. Il pourrait déprimer, Guy Bourée et il a pour cela au moins une raison valable. Fort heureusement, il lui arrive de recevoir des lettres de gamins qui peut-être seront jetés à la rue comme des pestiférés faute de BAC Pro en poche. Ce sont pourtant ces futurs sous fifres de futurs lauréats au concours de la performance qui donnent à Guy toutes les raisons possibles de rester debout et de se battre. A tel point que la maladie a reculé depuis que ces gamins qu'on promet au néant se sont intéressés à un vieil homme et lui ont communiqué leur foi en la vie. Puisque la culture de la performance est un concept très tendance, on tenait à vous signaler celle-là. C'est la performance d'un vétéran de 82 ans qui grâce au soutien d'adolescents a pu faire battre le cancer en retraite en 2007 après avoir ratatiné les nazis en décembre 1944. Voilà le vrai conte de Noël de cet édito, c'est l'histoire de Guy et de ses gosses en qui il croit dur comme fer. Voilà enfin la seule et vraie performance qui puisse grandir l'humain : celle qui puise sa force non pas d'une succession d'individus enfermés dans l'égoïsme de leurs performances respectives, mais d'une communauté toute entière. Vous nous pardonnerez de ne pas nous situer dans la mouvance une fois encore et nous permettez également de rester persuadés de ce que la seule société viable est une société où chacun puisse trouver sa place. La culture de la performance n'est rien de plus qu'une invention perfide qui profite à ceux qui ont déjà plusieurs longueurs d'avance sur les autres ou un moyen de locomotion plus rapide. C'est l'effet pervers d'une société à deux vitesses où l'esprit de Noël n'aura plus sa place, parce que l'esprit communautaire aura été sacrifié sur l'autel du libéralisme poussé jusqu'à l'auto destruction. Avant d'en arriver là, on peut encore inverser le cours de l'histoire. Non pas en incendiant des bagnoles à l'image des abrutis pitoyables de novembre, qui ne cherchaient pas à formuler autre chose que le plaisir de détruire, mais en opposant des idées, des arguments réalistes et surtout une vision de la société plus juste qu'un concours permanent. Avant de réfléchir à tout cela, prenez un brin de repos, préparez les fêtes de fin d'année dans la sérénité et l'espoir en votre prochain et si il vous reste un peu de temps, ajoutez une bougie supplémentaire à l'arbre de Noël de Guy Bourée en lui envoyant une petite bafouille (1). Le sapin de Guy brillera d'autant de lueurs d'espoir que les cartes qu'il recevra. Joyeux Noël à tous et au mois prochain.

(1) Vous pouvez écrire à Guy Bourée à l'adresse suivante : Mr Guy Bourée, 01 Rue des Peupliers 14150 OUISTREHAM.

GEOFFREY SNEEZUM , AU SERVICE DE SA MAJESTE

Stéphane Simonnet

Stéphane Simonnet est historien au mémorial de CAEN, il nous propose de découvrir un officier de la 6th Airborne Division, au passé prestigieux et riche, du n° 1 commando à la campagne d'Allemagne. Pleins feux sur Geoffrey Sneezum

Geoffrey Sneezum est né un 6 juin ! Plus exactement le 6 juin 1919 dans une petite ville du Norfolk en Angleterre. Son père, mobilisé d'abord dans la Somme en 1914 et 1915, puis au front jusqu'à la fin de la guerre, avait repris en 1923 la droguerie et la forge familiale dans le petit village de Danham Market. Tout conduisait alors le jeune Sneezum à reprendre naturellement la place de son père qui avait dû quitter les bureaux... Ce qu'il fera en répondant à une annonce de la Barclay's Bank pour un poste de guichetier, poste qu'il occupera jusqu'en 1939, jusqu'à ce qu'il soit « sauvé » par la déclaration de guerre. Devenu soldat en 1939, il va intégrer l'infanterie, puis les unités commando, avant de rejoindre la 6^e division aéroportée du général Gale qui le conduira en Normandie le 6 juin 1944. Retour sur 5 années de combats du lieutenant Sneezum.

« J'ai été, si on peut dire, sauvé par la guerre. Quand elle fut déclarée, j'avais 20 ans. Ils avaient dit que tous les jeunes gens seraient appelés pour l'armée. Mais je n'ai pas attendu, et je me suis engagé dans l'infanterie. Avant cela, j'ai assisté à un drôle d'événement. J'ai assisté à la première bataille de l'armée britannique. En 1939, les Anglais ont bombardé le canal de Kiel ! Les Allemands avaient construit des bateaux dans la Mer Baltique, et pour contourner le Danemark, ils utilisaient le canal de Kiel. De nuit ils pouvaient passer de la Mer Baltique jusqu'à la Mer du Nord. Il était donc très important de bloquer ce passage. Le 3 septembre 1939, pas encore mobilisé, je me rendais à vélo chez mes parents, lorsque en passant près des aérodromes du Norfolk, j'ai entendu le bruit des avions qui tournaient. J'étais un peu étonné ! Lorsque je suis arrivé tout près de la banque où je travaillais, j'ai attendu parce qu'il y avait beaucoup d'activité. Je voyais des bombardiers chargés qui étaient en train de partir. Ils partaient vers le canal de Kiel ! Ils avaient bombardé le Kiel Kanal pendant la nuit du 3 au 4 septembre 1939. Personne ne savait en Angleterre où se trouvait ce canal et personne ne savait encore que la guerre était déjà commencée ! »



Soldats appartenant à la 5^{ème} Airlanding Brigade quelques heures avant le Jour J. (IWM)

Engagé volontaire en 1939

Geoffrey Sneezum contacte donc un bureau de recrutement, avant d'être envoyé dans un collège de Cambridge pour effectuer des tests pour l'embauche définitive. C'était le 25 septembre 1939. Volontaire pour l'infanterie, il se retrouve affecté, vus ses états de services civils, dans des services comptables, jusqu'en janvier 1940. *A cette époque, ils avaient embauché des femmes, civiles, pour ce travail, j'ai alors été envoyé à un cours d'infanterie dans le Norfolk. J'y ai continué mon entraînement d'infanterie et j'ai appris toutes les manœuvres de débarquement à partir des bateaux, sur les plages. A l'époque nous n'avions pas du tout de péniches ni de barges. Aussi lorsque les premières barges furent livrées, on a été les premiers à les tester, pour voir combien d'hommes on pouvait mettre, combien de munitions, le temps pour débarquer, etc... C'était nouveau dans l'armée britannique, cela n'existait pas auparavant. C'était Churchill qui avait eu cette idée là ! On savait que les Allemands avaient fabriquer en fraude des avions et des bateaux, et qu'ils avaient l'intention si possible de débarquer en Angleterre.*

Le Commando n°1 (janvier 1940-Juillet 1943)

Le jeune soldat commence ses entraînements dans le Sud-Ouest de l'Angleterre, dans le port de Dartmouth, sur les côtes et les plages du Devon ou en Cornouaille. Il fait partie de l'Armée de Terre, mais dans un service nouveau, qui s'appellera plus tard Commando. Au sein du Commando n°1, le jeune Sneezum perçoit un salaire supplémentaire en plus de sa solde de base, ce qui lui sert à payer chaque semaine les personnes chez qui il loge. *« L'entraînement se déroule ainsi jusqu'à la fin du mois de mars 1940. A ce moment nous sommes alors montés en Ecosse, à Inveraray, sur la côte ouest. C'était plus tranquille pour y faire l'entraînement. La côte est très longue, il y a beaucoup de brouillard, beaucoup de nuages, les Allemands ne pourraient pas nous repérer. On couchait dehors dans des tentes... Nous ne sommes pas restés là longtemps, deux ou trois mois tout au plus avant de céder nos places à d'autres unités qui arrivaient. Nous avons été envoyés sur la côte Est de l'Ecosse, près de Dundee, un grand port, où on a continué l'entraînement. Et cette fois-ci on a passé plus de temps sur l'endurance, à faire des marches, 10 à 20km ! »*



Troopers de la 6^{ème} Airborne. Les bérets amarante sont ornés du célèbre brevet parachutiste Britannique. (IWM).

Par la suite j'ai été choisi pour débarquer à Madagascar, à Diego Suarez. Je n'y suis jamais allé ! Nous sommes pourtant bien partis d'Angleterre, équipés pour aller dans un climat chaud. Nous sommes arrivés dans l'Atlantique, on a attendu, puis on a fait demi-tour pour débarquer au point de départ. C'était au moment où on avait repéré un grand bateau allemand qui avait envoyé par le fonds plusieurs de nos navires britanniques, et cette fois-ci on n'avait pas voulu prendre de risque supplémentaire. On venait de perdre 6 semaines. C'était raté. Par la suite on nous a annoncé qu'on allait débarquer à Dakar.

Pendant longtemps Sneezum et ses camarades du commando N°1 se sont entraînés pour cela en Ecosse. Le débarquement était prévu au Sud de Dakar pour remonter ensuite vers la ville, attaquer Dakar par l'intérieur. Mais il y eu beaucoup de retard pour diverses raisons : la suractivité des Allemands dans l'Atlantique, la perte de nombreux bateaux britannique... Les commandos durent donc faire une nouvelle fois demi-tour et revenir en Ecosse.

Nous n'étions pas pressés d'être tués, mais on s'impatientait, on pensait tous qu'on faisait des entraînements pour rien ! Un des systèmes mis au point pour nous empêcher de quitter les commandos, était celui des salaires. Nous avions de bons salaires qu'ils nous versaient. Pour les hommes mariés, une partie du salaire allait directement à la femme pour les enfants. Si on faisait partie des commandos, on touchait d'avantage d'argent pour les cigarettes et la bière... Beaucoup de camarades sont donc restés, même si on pouvait partir comme on voulait. Certains de mes camarades sont pourtant partis. La seule grande punition dans notre organisation était appelée R.T.U. : Return To Unit, renvoyé à l'Unité. J'ai préféré attendre car je restais confiant et sûr qu'on allait enfin faire quelque chose. Et quand je suis allé à Bayonne, ça a été la même chose, ce n'était pas une réussite ! A Saint-Nazaire nous avons débarqué, beaucoup ont été faits prisonniers, mais le travail n'a pas été totalement accompli, comme à Bayonne ! Nous avons même été préparé avec notre groupe pour faire un autre raid en Norvège. Mais avant de monter dans notre péniche de débarquement pour aller à terre, le bateau sur lequel était embarquée notre péniche à été touché par une mine. On a tous cru qu'on allait couler et on était déjà à bord. Ils ont réparé le trou dans le bateau et au lieu de nous laisser débarquer, on a fait demi-tour car on avait raté notre occasion et nous sommes revenus en Angleterre sans débarquer ! J'ai fait 5 ou 6 opérations comme ça qui n'ont pas réussi.



Discours du Brigadier General Richard Gale, commandant la 6th Airborne Division. IWM

Les entraînements commandos

Geoffrey Sneezum, n'a pas un physique de grand costaud, ni l'endurance physique d'un coureur de fond. Pourtant l'entraînement commando ne semble pas lui poser trop de problèmes. Le plus pénible pour lui était de porter les charges, parce que chaque homme avait tant de choses à porter, armes munitions...et souvent toute la journée. En revanche contrairement à d'autres, plus « physique » justement, c'est un excellent nageur et il le prouvera lorsque par trois fois il sera coulé en Manche et que par trois fois il s'en sortira. A cette époque, comme tous ses camarades commandos, il loge chez l'habitant.

Tous les soirs on rentrait en quelque sorte « à la maison »... Nous étions également obligés d'avoir des vêtements civils, pantalons, vestes, chemises, en plus de nos vêtements militaires. Des vêtements civils parce que quelquefois on nous disait : « Demain matin arrivez en civil ! » On arrivait donc le lendemain matin aux points de rendez-vous, étions pris par des camions, amenés à la gare et le train nous transportait de l'autre côté du pays. C'était surtout pour empêcher l'espionnage allemand de savoir où on partait. Parfois c'était pour faire des débarquements comme celui de Boulogne. On nous mettait dans le train la veille, ou deux jours avant, et étions conduits dans le Sud de l'Angleterre, pour traverser la Manche. Question de sécurité !



Le Lieutenant Geoffrey Sneezum, alors officier au 12th Devonshire

Les personnes qui nous logeaient ne savaient pas ce qu'on faisait, ni où on allait. On ne devait pas parler. Les soldats ne voulaient pas être renvoyés dans leur régiment ! Surtout pour les avantages de la paye. Je n'avais pas de femme, pas d'enfants, je ne fumais pas, je ne buvais pas, donc j'ai toujours eu assez d'argent, même comme simple soldat ! Après le travail, vers 5h on pouvait rentrer à la maison pour ressortir en ville, mais nous devons porter l'uniforme, pour aller au cinéma, pour des rencontres avec des jeunes filles... Pas le droit d'aller en civil !

Au sein du commando n°1, le jeune commando va être employé comme chauffeur du capitaine de compagnie parce qu'il avait déjà son permis de conduire, chose rare à l'époque, puis aide de camp d'un commandant qui, devenu colonel à la tête du n°6, tentera de l'emmener avec lui, sans succès. Sneezum se plaisait bien au commando n°1 et il n'en avait pas l'intention de partir.



Groupe de la 6th Airborne à Bréville le 10 juin 1944. Une contre attaque allemande aura lieu ce même jour. IWM

Le Raid sur Bayonne, 4-5 avril 1942.

Les exercices d'entraînement du commando n°1 se poursuivent en Ecosse : exercices d'embarquements et de débarquements de jour, de nuit, à Inveraray, à bord de petites embarcations en bois faites pour 12 personnes, que les commandos emmènent partout sur leur dos, de loch en loch, sur 5 à 10km... Les semaines s'enchaînent, de plus en plus dures, annonçant enfin la grande opération tant attendue : Bayonne.

Pour le raid de Bayonne, je connaissais vaguement tous les objectifs de ce raid. Mon objectif personnel était d'aider un officier britannique qui débarquait à côté de moi. Lui, avait servi dans une batterie d'artillerie dans l'armée britannique. Alors notre objectif était de détruire deux grands canons qui tiraient depuis la côte au nord de la rivière Adour à 10 ou 15km vers le large en direction de convois marchands. C'étaient des canons de même portée que ceux utilisés près de Calais pour tirer sur l'Angleterre. Nous ne sommes pas arrivés à cet objectif car notre bateau s'est échoué sur un rocher, nous empêchant d'avancer et de reculer. On m'avait dit, pour essayer de dégager le bateau de sauter à l'eau, ce que tous les hommes embarqués – plus de 50 - ont fait. Nous étions tous prêts de la plage, à une centaine de mètres. On a sauté puis essayé de redresser le bateau pour remonter à bord. Mais le bateau ne bougeait pas de son rocher. Il est minuit à ce moment-là. Les hommes sont progressivement repêchés puis remontés dans d'autres bateaux. Moi, je suis allé jusqu'à la plage, de mon propre gré, à pied en marchant sur les rochers. Je fus le seul à avoir été sur la plage. C'était intéressant pour moi, car j'ai vu les 2 canons allemands qui étaient positionnés dans des tunnels. Ces canons ont tiré deux fois sur notre bateau sans le toucher. Les Allemands avaient une autre batterie de canons de l'autre côté de l'Adour, sur une autre plage. Eux aussi ont tiré, avant de s'arrêter, car un des destroyers qui nous appuyait s'est approché de la plage puis a tiré sur ces canons. Nous étions pris entre deux feux, de part et d'autre de l'Adour. Il n'y avait pas trop de panique au moment de la mise à l'eau, et je suis allé sur la plage.

Sneezum sera finalement embarqué avec les siens sur un autre bateau qui en avançant avec la surcharge prenait de plus en plus l'eau. A nouveau changement de bateau et retour au bateau mère après plus d'une heure de voyage.

L'objectif une fois à terre devait être une usine qui fabriquait des munitions pour l'armée allemande. Ce raid a été un échec car notre bateau, qui devait être le premier à débarquer s'est accroché sur ce rocher, ensuite l'effet de surprise a été raté, l'alerte a été donnée. Notre bateau était guidé par un pilote français, Letourneur. A bord d'un petit bateau rapide avec notre colonel, il ouvrait la voie, recevant les ordres. Il dirigeait le bateau vers l'Adour, pour remonter ce cours d'eau jusqu'à notre objectif précis. Mais ce n'était pas la faute de Letourneur, mais il s'est un peu trompé, à cause des courants et de la nuit épaisse. Son petit bateau est passé, mais pas le nôtre ! C'était une des raisons de l'échec. Les autres Landing Crafts devaient ensuite débarquer plus loin dans l'Adour. Mais à cause de notre échec, ce fut l'échec de toute l'opération qui a été finalement annulée.

Pour revenir en Angleterre il fallait maintenant remonter vers le Nord, sans se faire repérer. Le convoi s'éloigne alors vers l'ouest, vers l'Espagne.

Nous ne risquons rien...car je dois vous dire que notre bateau sur sa coque arborait le drapeau espagnol ! Je ne peux pas oublier ce « détail » car c'est moi qui avait été chargé de faire la peinture de ce drapeau. J'ai passé tout l'après-midi sur une planche avec une corde à chaque bout de la planche, avec deux boîtes de peinture...et j'ai peint le drapeau espagnol, pour faire croire aux Espagnols que nous étions un bateau de marchandises qui passait !

Le retour en Ecosse, près de Glasgow sera assez tranquille et les commandos reprennent avec une certaine amertume le chemin de l'entraînement. Pour la première fois, en cette année 1942, des unités américaines se sont jointes aux commandos. A programme des exercices d'escalade de falaises.

Carte des DZ de la 6th Airborne et des zones attribuées aux « Gliders »

On nous a donné des très grandes échelles et on s'entraînait avec des Rangers, ceux-là même qui par la suite attaqueraient la Pointe du Hoc ! J'étais caporal à l'époque et on s'est entraînés à cela. Mettre l'échelle dans la barge, débarquer avec l'échelle, la préparer contre la falaise, grimper et attaquer les troupes sur les hauteurs. Je commandais une petite équipe, puis par la suite j'ai été changé de place. Ils avaient envoyé le commando N°1 à Liverpool. Avant de partir nous avons fait un dernier exercice de course d'obstacles et je me suis fracturé deux os à mon pied gauche.

Je boitais et ne pouvant plus marcher ai été envoyé à l'hôpital, puis au repos en maison de convalescence pendant quelques semaines. Le Commando était déjà alors parti en Irlande du Nord, puis envoyé en Méditerranée pour le débarquement en Afrique du Nord.

Le Commando n°1 de Geoffrey Sneezum débarquera donc sans lui à Alger. Il y perdra encore de nombreux camarades, tandis qu'encore convalescent dans le Dorset, il attend patiemment son tour pour rejoindre son unité en Afrique du Nord.

Lieutenant à la 6^e Airborne

C'est à ce moment qu'on m'a proposé d'aller à Winchester pour passer des tests pour devenir officier. Alors j'ai accepté bien sûr. A l'issue des tests, j'ai été accepté, et j'ai été envoyé au Pays de Galles pour intégrer un Officers Cadet Training Unit (OCTU) où la formation allait durer entre 4 et 6 mois. A la fin de novembre 1943, je passe donc lieutenant au sein du Devonshire Regiment, A Company, 12th bataillon de la 6^e division. Dans cette division il y avait 6 bataillons de parachutistes et 3 bataillon aéroportés, par planeurs. J'avais déjà fait des sauts en parachutes, j'avais subi des cours de parachutisme à Ringway. J'ai fait tout ça très vite car j'étais très apte à cela.

La 6^e Airborne est une nouvelle division, une grosse unité. La 1st Airborne division avait été envoyée combattre en Afrique du Nord. La 2^e airborne fut envoyée en Hollande, puis la 6^e fut formée en Angleterre. Le général Gale, officier de la première guerre, trop âgé pour devenir parachutiste, avait été nommé pour commander les 5 bataillons de parachutistes britanniques, le bataillon de parachutistes canadiens et les 3 bataillons aéroportés : le 2^e bataillon Oxfordshire and Buckinghamshire Light Infantry, le 1^{er} bataillon irlandais du Nord et le 12th bataillon, Devonshire Regiment,

Stick d'une compagnie de Pathfinders Britanniques s'envolant pour la Normandie le 5 juin au soir.

IWM

Je commande un platoon (section) de 36 hommes, le 9^e platoon de la Company A. Il n'y avait que des nouveaux ! Beaucoup étaient des jeunes recrues, des anciens blessés récupérés. On effectue alors un dur entraînement sous la conduite de notre colonel Stevens. Il sera avec nous en Normandie, mais pas en Allemagne où il avait été remplacé par le colonel Gliddell. J'aimais beaucoup ce colonel...En revanche, le commandant qui commandait notre compagnie, était zéro pour moi ! Les autres jeunes officiers qui commandaient les autres platoon étaient sans véritable expérience ! Tous ont été tués soit en France, en Belgique ou en Hollande ! Je reste le seul à avoir commencé en novembre 1943 jusqu'à la fin de la guerre !

Sneezum et ses hommes s'entraînent au nord de Salisbury, puis dans le Devonshire, pour des exercices d'attaque... Ils vont découvrir leurs objectifs en Normandie une semaine avant le débarquement. La veille d'embarquer, rassemblés dans un grand champ, les hommes du platoon Sneezum sont aux côtés des parachutistes qui vont sauter entre minuit et 3 heures du matin.

On savait à cet instant qu'on n'allait pas partir les premiers, on était tranquille. Ces parachutistes qui ont sauté à 3 heures du matin ont quitté le campement à 23h, et à minuit ils étaient tous dans les avions. On avait des radios et on savait que le débarquement avait déjà commencé. Nous avons eu un petit déjeuner et on a été envoyés vers un aérodrome. Là on nous a montré nos planeurs et on nous installés dans un hangar. Il y avait là un service de ravitaillement : des femmes sont venues avec des camions, des gâteaux, du thé, des cigarettes. J'étais dans la salle des officiers qui eux aussi avaient des radios, et donc j'avais été mis au courant que le Pont-pégase avait été pris ! On est partis finalement en début d'après-midi d'Angleterre pour arriver en fin d'après-midi au sud de Ouistreham.

**L'infanterie parachutiste et aéroportée
de la 6^e Division aéroportée britannique le 6 juin 1944**

3^e Brigade parachutiste

- 8th batallion, Parachute Regiment
- 9th batallion, Parachute Regiment
- 1st Canadian Parachute Regiment

5^e Brigade parachutiste

- 7th batallion, Parachute Regiment (Light Infantry)
- 12th batallion, Parachute Regiment (Yorkshire)
- 13th batallion, Parachute Regiment (Lancashire)

6^e Brigade aéroportée

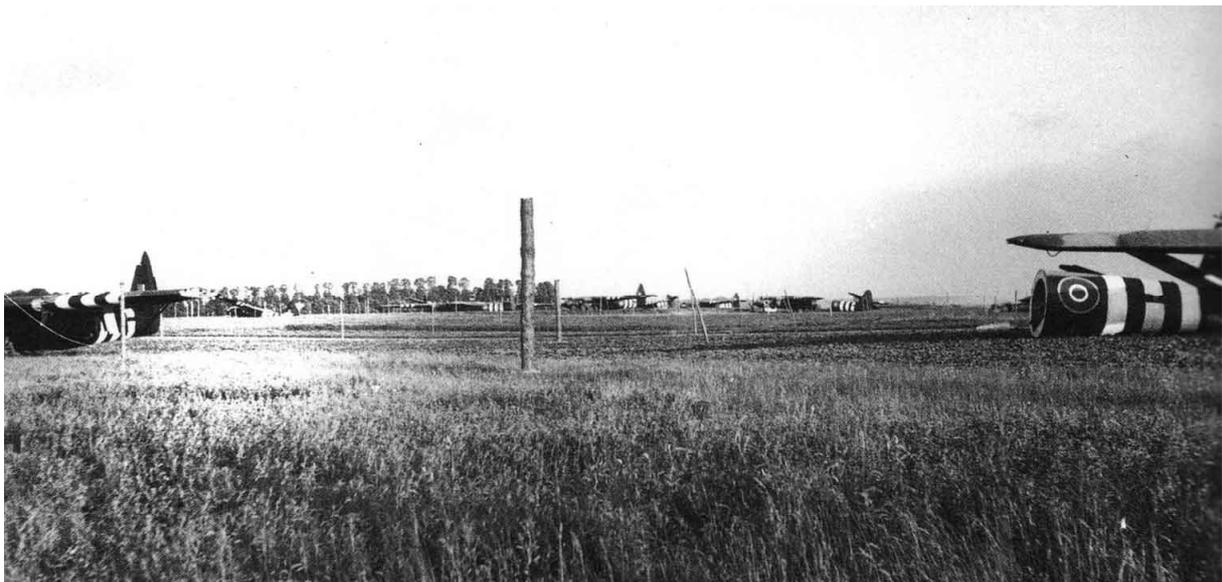
- 12th batallion, Devonshire Regiment
- 2nd batallion, Oxfordshire and Buckinghamshire Light Infantry
- 1st batallion, Royal Ulster Rifles

D Day

L'atterrissage de la « 6th Airlanding Brigade » était prévu en fin d'après-midi du Jour J, sur la zone N (au Nord de Ranville) et celle dégagée à l'ouest du canal jusqu'à Saint-Aubin d'Arquenay, la zone W. Le *platoon* de Sneezum fait alors partie de la seule compagnie du 12^e bataillon qui arrivera en Normandie le 6 juin. En effet le reste du Devonshire Regiment arrivera par mer le 7 juin vers 6h du matin. Avec la compagnie A, la section de Sneezum est intégrée à la Parker Force forte de 600 hommes, qui rassemble une compagnie d'infanterie (A Company) avec 4 jeeps, une compagnie de reconnaissance et une batterie d'artillerie. Une fois en Normandie, ce groupement tactique doit couper la voie ferrée Mézidon-Cagny et la nationale 13 Caen-Paris, enfin localiser les éléments de 21^e Panzer Division allemande. Cette mission doit durer 3 jours au terme de laquelle la compagnie A devra être rapatriée en Angleterre, donc, vers le 9-10 juin.

Pour l'heure en cet après-midi du 6 juin, avec sur eux 3 jours de rations, les hommes de la compagnie A doivent se concentrer sur leur objectif n°1 : La prise du Pont-Pégase ! Mais celui-ci avait déjà été pris. Geoffrey Sneezum le savait avant de partir ! Avant de quitter l'Angleterre, il savait aussi que les Allemands contre-attaquaient et risquaient de reprendre rapidement les deux ponts. Le 9^e *platoon* fut donc envoyé, avec toute la compagnie pour reprendre ces objectifs . Chaque *platoon* prit place dans un seul planeur : les 4 *platoons* dans 4 planeurs et les *headquarters* des compagnies dans 2 autres planeurs. Il est 18h50 sur la base de Brize Norton, lorsque Geoffrey Sneezum prend place dans son planeur Horsa au siège n°3, derrière ses deux pilotes. Derrière lui, ses 26 hommes attendent désormais le décollage. Les 3 heures de traversée vont s'effectuer de jour et par beau temps sans aucun incident majeur.

Tout le monde est bien arrivé, mais nous avons été obligés de débarquer au milieu des poteaux mis en place par les Allemands ! Et on ne s'étaient jamais entraînés à cela, car on nous avait toujours dit que les poteaux seraient enlevés. Il devait y avoir des Français qui auraient dû le faire, mais cela ne l'a pas été. Des Anglais aussi devaient s'y employer, notamment les pathfinders ! L'atterrissage des planeurs a été très dur à cause de ces poteaux ! Je croyais que le pilote de notre planeur allait choisir un autre champ que celui sur lequel on allait atterrir ! Tous les hommes de mon planeur ont été blessés, sauf moi ! J'avais fait beaucoup de débarquements dans les commandos et je savais que la meilleure chose à faire, une fois arrivé, était de dégager le plus rapidement possible. Alors dès que le planeur est arrivé, j'ouvre la porte et saute à terre. Je regarde derrière et vois un autre planeur qui arrive juste derrière... Il heurte alors le haut de la queue de notre planeur, soulève le fuselage, et tous mes hommes debout à l'intérieur, qui venaient juste d'enlever leur ceinture de sécurité, tombent tous ensemble ! J'ai vu ça de dehors et je ne pouvais rien faire ! Les planeurs atterrissent à plus de 100 km/h ! Tous ont été blessés, alors que tous étaient prêts à descendre. Certains avaient des nez cassés, les dents brisées...



Après midi du 6 juin 1944. Les planeurs Horsa de la 6th Airlanding Brigade ont atterri dans les environs de Ranville. IWM.

Il est 20h50 environ. Le planeur de Sneezum s'était posé près de l'église de Bénouville, sur la commune de Saint-Aubin d'Arquenay. En tant que planeur n°1, l'avion avait en se posant laissé son sillage au milieu des obstacles non minés. Les pilotes suivants qui devaient à leur tour poser leur planeur sur cette zone choisirent tout naturellement de suivre cette trace, d'où un certain entassement en fin de course. Il n'y eut heureusement aucune perte parmi le platoon 9 de Sneezum qui se tient alors prêt à partir. Sneezum reçut l'ordre d'attendre puis s'élança vers Bénouville. Lorsqu'il parvient à la hauteur de l'église et du cimetière, il y a beaucoup de monde à l'entrée de l'église, des brancards et des blessés arrivant de partout.

J'espérai parler à un médecin ou à quelqu'un qui aurait pu me renseigner, mais je n'ai vu personne ! Alors je suis allé taper à une porte chez un civil, j'ai tapé à la fenêtre, mais personne n'est venu. J'ai donc tourné vers ma gauche en direction du pont. Le major Howard était encore là et le café était rempli de blessés. On dit toujours une chose qui plaît aux Français : que madame Gondrée avait déchiré des draps pour faire des pansements, et je pense sincèrement que c'est vrai. Au bord de la route il y avait une vingtaine de blessés et les premiers morts, dont le premier tué sur le pont, le Lieutenant Brothridge... Au pont il fallait maintenant attendre, mais j'étais enfin arrivé à mon premier objectif et avec tous mes hommes, même ceux qui boïtaient. On a encore attendu là-bas une vingtaine de minutes avant de m'informer que le général Gale était arrivé à Ranville et qu'il souhaitait que je le rejoigne.

Combats à Ranville

Les parachutistes traversèrent alors le pont de Bénouville, découvrant les planeurs sur leur droite et un fossé à l'intérieur duquel des blessés attendaient d'être évacués vers les plages. Arrivés au carrefour de Ranville – là où il y a aujourd'hui une plaque qui commémore l'action du colonel Luard et le 12^{ème} bataillon de parachutistes – Sneezum reçoit l'ordre du général Gale de gagner le cimetière de Ranville. Il est environ 23h00.



A l'intérieur de Ranville, non loin de l'église, les hommes de la 6^{ème} Brigade ont creusé leur Fox Holes. Il faudra tenir la rive droite de l'Orne et empêcher toute contre attaque menaçant la tête de pont sur Sword Beach IWM

Là, au cimetière de Ranville, j'ai divisé mes hommes en trois sections, pour cerner l'église sur trois côtés. Nous avons fait les premières tranchées à la lisière de ce qui est aujourd'hui le cimetière militaire, c'était à l'époque des champs ! Des trous pour mettre des mitrailleuses. Ces trous ont reçu par la suite les tombes des premiers soldats enterrés à Ranville. Le capitaine Strafford, avec qui j'avais été à l'école, était employé par le général Gale, comme il parlait français, pour nouer des relations avec la mairie de Ranville, et notamment pour l'inhumation de nos soldats dans la commune. Quant au général Gale, il est resté une semaine au château de Ranville avant que son médecin ne soit tué à ses côtés pendant qu'il opérait. Se sentant exposé aux tirs allemands, il est parti avec sa division dans les quartiers entre Amfreville et Ranville, dans les carrières de l'Ecarde.

Geoffrey Sneezum installa ses Bren Guns autour de l'église, car le danger menaçait. En effet les Allemands, avant le débarquement, s'étaient installés dans beaucoup de châteaux et à Ranville occupaient trois grosses maison du bourg. A l'annonce de l'atterrissage des premiers planeurs, ils étaient venus attaquer les parachutistes qui étaient dans le cimetière civil. Ils avaient entendu parler d'un avion qui avait atterri au pont Pégase et ils étaient venus pour capturer l'équipage.

Il y avait eu un engagement avec les parachutistes. Ils avaient un char et ils ont été obligés de faire demi-tour car ils avaient malgré tout perdu, face aux parachutistes, une demi-douzaine d'hommes. Lorsque j'arrive avec mon peloton de 36 hommes je prends position autour de l'église car les Allemands allaient sûrement revenir. En haut du clocher de l'église, le général Gale avait installé deux sentinelles avec comme instructions de me prévenir en cas d'approches d'Allemands. Mais avant que je ne monte leur rendre visite ils étaient descendus. La tour avait déjà été touchée par les obus et ils avaient trouvé trop dangereux de rester dans ce poste. J'étais mécontent, mais ces deux hommes sont restés avec moi jusqu'à la fin de la guerre. Finalement la contre-attaque allemande s'est produite le 9 juin, mais j'étais déjà parti sur Hérouvillette.



6 Juin 1944. Les hommes de la 5th Airlanding Brigade ont investi Benouville dont le clocher a été très endommagé, probablement par crainte des snipers dissimulés dans tous les points élevés du bord du Canal de CAEN. IWM

De Hérouvillette à Honfleur

Le 7 juin, à midi Sneezum et sa section sont en effet envoyés à Hérouvillette avec l'ordre de pousser jusqu'à Escoville. Devant eux les Ox and Bucks Light Infantry ont déjà quitté le Pont Pégase pour aller sur Escoville. Ils ont eu des blessés à Escoville, qu'ils ont aussitôt installés dans le château. Ce château, cible d'une attaque allemande l'après-midi du 7 juin dut rapidement être évacué. La section Sneezum fut donc appelée pour se mettre en position défensive tout près de l'église d'Hérouvillette.

C'est à Hérouvillette que j'ai eu des contacts avec des civils ... J'ai été très déçu de la réception des Français. L'exemple est celui d'une ferme dans laquelle je suis allé. J'y ai aperçu un homme, sûrement le fermier. Je suis allé dans la cuisine, derrière, frappé à la porte et une femme est venue, pas contente, me dire qu'il n'y avait pas d'homme ici. Je lui ai dit que j'avais vu un homme mais elle m'a fermé la porte au nez. Je suis revenu avec deux soldats, ai refrappé à la porte. Je me suis fait engueuler, mais j'ai insisté. J'ai fouillé la maison et j'ai découvert un homme qui lui aussi m'a engueulé me disant qu'il était chez lui. Je l'ai emmené avec moi le menaçant de mon fusil. C'était sa ferme en effet...Et dans cette ferme on a retrouvé, en fouillant, du matériel allemand qu'il stockait...J'y ai trouvé aussi du matériel anglais, qui avait été largué par les parachutes, qu'il avait récupéré et qu'il cachait. Voilà la raison qu'il avait de se cacher et de me mentir ! J'ai évité les civils d'une manière générale, car je me méfiais quand même. Mais les Français eux-aussi nous évitaient ! Nous avons progressé de village en village jusqu'à Honfleur. A Honfleur nous avons attaqué vers minuit, aidés par les pompiers de Trouville. Nous sommes restés deux nuits avant de continuer vers Berville, près de Tancarville. Nous avons été pour la première fois très bien accueillis et reçus à Honfleur. Tout le monde était content. Ici les gens ne savaient pas si on allait rester. A Honfleur la bataille était jouée et la même semaine Paris était capturé, le 24 août !

Le Retour en Angleterre

A cet instant Geoffrey Sneezum et ses camarades sont repartis vers l'Angleterre, par le port d'Arranches. Destination Southampton où les parachutistes sont accueillis à leur descente par la musique militaire du régiment du Devonshire! C'est en train puis par camion qu'ils vont retrouver les baraquements quittés quelques semaines auparavant. Le premier travail, une fois revenu dans ces bases, était de remplacer les pertes de la Normandie. Chaque compagnie avait perdu au moins 50 de ses hommes tués ou blessés en Normandie. On été incorporés les réserves sur place qu'il fallait maintenant les former. Geoffrey Sneezum est toujours à la compagnie A, accueillant et encadrant de nouvelles recrues...L'entraînement allait durer ainsi jusqu'au mois de décembre 1944.

La campagne de Belgique

L'entraînement restait classique, apprendre à marcher, à progresser, à creuser des tranchées très vite, etc... Des choses simples, mais de faire cela avec des centaines d'hommes, c'est plus difficile !A la fin du mois de décembre 1944, on apprend qu'on part en Belgique. Nous sommes arrivés en Belgique le 25 décembre, c'est facile à se souvenir. Avant on a attendu pendant une semaine à Boulogne ou Calais que des camions viennent nous chercher. On en avait marre d'attendre, moi le premier. Le 24 on me donne l'ordre de faire route vers Dinan sur la Meuse, pour y être vers midi. De village en village on atteint Dinan, avec un peu de difficultés, en fin d'après-midi le 25. Les Allemands venant de l'Est étaient parvenus eux-aussi à Dinan au même moment. Il n'y a pas eu de bataille le 25, mais le 26 cela a commencé. Les Allemands sont venus avec des chars précédés de motos pour vérifier le terrain. Nous avons traversé la Meuse le 26 pour faire des positions défensives. La bataille a commencé par une attaque de l'aviation britannique sur un bois où étaient cachés les chars. Les Allemands se sont retirés en laissant plusieurs chars, faute d'essence...ils attendaient de l'essence qui n'est jamais arrivée. On poursuit vers l'Est et puis on apprend qu'un bataillon de la 101^e américaine qui avait occupé Bastogne a été fait prisonnier. Nous étions alors envoyés pour obliger les Allemands à se retirer. Nous avons très peu de renseignements au niveau de la Compagnie. Tout cela était un peu confus. D'autant plus que les Allemands se faisaient passer pour des Britanniques en s'équipant de tenues prises sur nos prisonniers et nos morts. Ils s'étaient alors infiltrés dans notre secteur. Nous étions vraiment dans une bataille très mystérieuse et on ne savait pas si on gagnait ou au contraire si on perdait la bataille actuelle. Mes soldats et moi-même étions très inquiets en Belgique.

Geoffrey et ses hommes vont rester en Belgique jusqu'au début de février, avant d'être renvoyés en Angleterre, où ils allaient une nouvelle fois retrouver leurs baraquements, près de Salisbury.

La campagne d'Allemagne

Les opérations au dessus de Allemagne eurent lieu le 25 mars. Les parachutistes avaient déjà sauté, les divisions US également, à l'Est du Rhin. Sneezum était « programmé » pour sauter avec sa section près d'une ville après Wesel, près du Rhin. Son objectif était la gare d'un village après Amminkeln. Mais il n'y arrivera jamais !

Nous sommes pourtant partis d'un aérodrome au Nord de Londres, le 24 mars 1945. Ce jour-là, avec mes 28 hommes, je prends position dans mon planeur, et on attend d'être remorqué par l'avion. J'étais toujours sur le siège n°3 derrière le pilote pour voir le départ derrière le pare-brise. Nous sommes partis sur la piste. Il faut que le planeur parvienne à 100km/heure pour qu'il se soulève. Le planeur se lève comme prévu, mais notre avion qui nous remorque n'arrive pas lui à décoller ! Alors imaginez sur notre petit aérodrome militaire, dans notre planeur derrière ce bombardier, chargé de bombes ! Au lieu de continuer, l'avion a lâché le câble. Alors évidemment nos pilotes qui n'avaient jamais fait ça en entraînement ont été un peu surpris, et ils ont décidé de ne pas continuer tout droit à cause des bombes... Ils ont tourné à droite et moi j'ai suivi le mouvement... Devant nous sur une butte, une rangée d'arbres, nous survolons alors la périphérie de l'aérodrome. Les pilotes ont choisi le meilleur emplacement, mais en heurtant la butte, les roues du planeur ont traversé le plancher en bois devant moi. Le planeur, ralenti, a pu s'immobiliser, mais en morceaux. Tous mes hommes étaient secoués, mais on a pu tous sortir du planeur. L'avion quant à lui a pu décoller, a fait deux tours avant d'atterrir, un de ses moteurs ne marchait pas. Nous devons sauter vers 3h du matin en Allemagne et nous sommes restés dans ce champ jusqu'à midi quand on est venus nous chercher pour revenir sur l'aérodrome.

Aussitôt tous les hommes sont vus, soignés. Tous étaient déçus mais finalement ravis d'être sortis sains et saufs de cette accident. Il fallait trouver maintenant un autre planeur, et un autre avion également. Mais tous les bombardiers étaient à cet instant employés. Ce n'est que le lendemain, qu'un nouveau planeur, qui venait d'être réparé fut fourni à l'équipe Sneezum. De nouveaux pilotes d'avions lui furent également présentés et semblaient faire l'affaire, même si visiblement, ces volontaires fraîchement sortis des bureaux, n'avaient jamais tiré de planeurs...

On a pu finalement repartir, traverser la Manche, mais cette fois-ci de nuit. On a survolé le Rhin, mais mon objectif avait déjà brûlé, et il y avait tant de dégâts que c'était devenu très compliqué d'atterrir. Je savais que si un pilote de bombardier ne pouvait pas lâcher ses bombes à l'endroit prévu, il devait les ramener à l'aérodrome en Angleterre. Nous avons donc fait demi-tour vers la Belgique. Sur le récepteur on lui dit de me ramener en Angleterre, toujours en planeur. Ce n'était pas moi qui commandais, alors j'ai accepté la décision. Mais pour le retour on était face au vent du Nord, et on commençait à manquer d'essence. Il nous a alors lâché au dessus de la Manche. Les pilotes ont alors décidé de gagner la plage de Folkestone. A côté de ce lieu il y a une piste d'atterrissage utilisée pour les avions en panne ou en difficultés. Les pilotes étaient inquiets, mais on a pu parfaitement se poser. Voilà nous étions arrivés à Folkestone. J'y ai passé deux nuits nuit avant d'être remis en route vers Salisbury.



Panzer IV Ausf Lang de la 21^{ème} Panzer Division. Il s'agit d'un blindé appartenant au Pz Rgt 100 IWM

La fin de la campagne d'Allemagne et le retour en Angleterre

La section de Sneezum est dirigée à nouveau vers Folkestone, avant de traverser la Manche pour retrouver la bataille. Une semaine de la bataille était déjà passée, mais durant cette semaine la compagnie A avait déjà perdu plus de la moitié de ses hommes, blessé et tués. Sneezum arrivait donc avec du renfort, une trentaine d'hommes environ. A leur arrivée, ce sont des hommes vraiment fatigués et des pertes considérables qui frappent les nouveaux venus. Le moral était bas. Le 9^e platoon est alors envoyé de ville en ville, à pied, à Hanovre, vers Hambourg, Lübeck, Wismar, Rostock.

Je ne suis jamais arrivé à Rostock mais j'étais entre Wismar et Rostock. Quand j'arrivais dans un village je choisisais la maison la plus propre, je m'installais et découvrais les photos de familles, les décorations, l'intimité des maisons... Je suis passé à Bergen-Belsen, parce qu'en allant vers l'est, les Allemands ne voulait pas une bataille au milieu d'un camp où il y avait 20 000 prisonniers, peut-être, et ils nous avaient laissé occuper cette zone. Je ne parlais pas allemand et je n'ai pas pu me renseigner auprès des prisonniers. Il y avait essentiellement des Juifs de toutes les nationalités. Mais je ne me rendais pas compte de l'ampleur du drame... Ces détenus n'avaient à notre rencontre aucune réaction, ils ne parlaient pas, ils avaient faim, mais nous n'apportions pas de nourriture.

Lorsque la fin de la guerre arrive, Geoffrey Sneezum se trouve entre Wismar et Rostock. En arrivant là-bas une idée folle lui vint alors à l'esprit : Je voulais prendre un bain dans la Mer Baltique. Vous comprenez, j'avais été coulé dans la Manche entre l'Angleterre et la Normandie, j'avais été coulé dans le Golfe de Gascogne, pourquoi pas essayer la Baltique... En mai l'eau était froide ! C'était le bout de mon voyage, c'était la fin de la guerre. Le 4 mai 1945 j'ai reçu un message important qu'il fallait que je dise à tous mes hommes : il ne fallait plus tirer un seul coup de feu, surtout m'a-t-on dit pas sur un uniforme russe ! Parce que si on tirait sur un Russe, on risquait de commencer une nouvelle guerre ! Voilà les trois phrases que je devais dire. Les Russes et les Anglais sont arrivés en même temps à Wismar. J'ai rencontré les Russes sur la Baltique. Ma plus grave des blessures que j'ai alors reçue ce fut la vodka ! Mais les Russes se sont installés à Wismar.

Les pertes du 12^e Bataillon – Devonshire Regiment - 1944-1945

177 soldats tués. 164 hommes sont enterrés en Europe

Tués en Normandie (D Day-bataille de Normandie)

67 hommes : 41% des pertes totales

juin 1944 : 38 morts (3 tués le 6 juin, 12 tués le 12 juin)

juillet : 6 morts

août : 23 morts

Tués en Allemagne

82 hommes : 50 % des pertes totales

Pays-Bas

8 hommes : 4,8% des pertes totales

Belgique

7 hommes : 4,2% des pertes totales

Goefrey Sneezum reviendra en Angleterre, après une semaine passée à l'hôpital de Lübeck, pour une blessure au pied. Revenus par avion, via la Belgique, il part en permission en juin 1945 pour deux semaines. La guerre étant terminée, il aurait dû rester chez lui. Mais on lui propose à cet instant de devenir instructeur, ce qu'il accepte. Il restera dans l'armée jusqu'en 1948. Geoffrey termine ainsi sa « carrière militaire » en devant instructeur dans les explosifs de démolitions. *Je ne souhaitais plus rester ni dans les parachutistes, ni dans les commandos, car j'aurai été envoyé en Palestine ou au Pakistan, ça ne me plaisait pas...j'ai préféré quitter.*

Au service des cimetières britanniques

En 1948, après deux années de formation agricole et horticole, payées par le gouvernement britannique Geoffrey Sneezum prend un nouvel élan. Il va avoir 30 ans et pense à son avenir. Il se marie à Colombelles en 1948 avec une jeune femme qu'il croyait facilement « ramener » dans son pays, en Angleterre. Je croyais que ma femme allait venir avec moi en Angleterre, mais elle préférait rester en France pour voir ses enfants et garder son poste de directrice d'école maternelle à Colombelles.

J'avais rencontré cette femme qui était la fille d'une femme qui s'occupait des tombes britanniques dans les cimetières militaires, notamment à Ranville. Il n'y avait pas de services britanniques à l'époque pour les cimetières et c'était des femmes et des hommes de Ranville qui s'occupaient des tombes. Ma future femme était veuve d'un mari perdu en 1944, avec trois enfants, et je me suis marié avec elle. Je suis revenu la première fois en Normandie après la guerre en 1946. Et depuis je suis toujours venu à Ranville le 6 juin. Je suis toujours aujourd'hui très attaché à ce débarquement. Tout allait mal, le temps, le moral, tout était compliqué...mais cela a finalement marché...

Propos recueillis par Stéphane Simonnet et disponibles à l'écoute au Mémorial de Caen



Le Lieutenant Geoffrey Sneezum en 2005 à l'occasion des journées du forum

LA PRESSE

- **ARMÉE ALLEMANDE**
Le camouflage des casques d'acier de la Heer (1)
- **INSIGNES AMÉRICAINS**
Les insignes émaillés d'unité de l'US Army (2)
- **ARMES BLANCHES**
Les fusils et baïonnettes 1891 réutilisés par l'Allemagne 1914-18
- **NORMANDIE**
Un soldat du Régiment de la Chaudière en Normandie, Rosaire Gagnon 1920-40
- **INSIGNES FRANCAIS**
Du groupe de Commandos de France au 3e bataillon de Choc
- **1914-1918**
La tunique du soldat allemand, 1914-18,
5-la Feldrock simplifiée 1907/15
- **AVIATION**
Le 303rd Bombardment Group de la 8th Air Force,
1-1942-1944
- **ARMES BLANCHES ALLEMANDES**
Le couteau de chasse des tireurs
- **ARMÉE AMERICAINE**
Le tabac du soldat américain (2)

Le numéro 269 de **Militaria Magazine** proposera en Décembre 2007 un numéro largement consacré au Régiment de la Chaudière en Normandie, dans lequel sera relatés le parcours du Sergent Rosaire Gagnon. A noter que le *trooper* figurant sur la couverture n'est autre que l'un des membres de notre forum.



BATAILLES ET BLINDES N°22 PHILIPPE LECLERC



Leclerc : « se commander soi-même »
L'épopée de la 2e DB et les images inoubliables de la libération de Paris en août 1944 ont fait du général Leclerc un héros populaire de l'Histoire de France, toujours présent dans la mémoire collective des Français plus d'un demi-siècle après la fin de

la Seconde Guerre mondiale. Au-delà de l'image emblématique du « Paladin de la France Libre » figure la carrière hors du commun d'un d'officier d'Active entamée au sortir de la Grande Guerre. C'est sous cet aspect, généralement méconnu, que nous avons fait le choix de présenter au lecteur une personnalité hors du commun, dont on peut dire que la destinée militaire n'est en rien le fruit d'un simple hasard.

- 18 juin 1940
- "Trois" de la 350e à Millançay
- Afghanistan Les bêtes de guerre
- Le 132e Reggimento Carri, de la Lybie à l'Irak
- La garde meurt mais ne se rend pas
- GER XV, les légèretés d'un atelier lourd

LES PONTS DU CANAL ALBERT

Par Prosper Vandenbroucke

Le 11 mai 1940, la Belgique stupéfaite apprend une terrible nouvelle: les Allemands consolident leurs têtes de pont sur le canal Albert, après avoir réduit au silence, et ce en quelques minutes, les canons de l' « inexpugnable » fort d'Eben-Emael. Une question vient alors sur toutes les lèvres: comment ont-ils fait ? L'effet psychologique est foudroyant, désastreux et la surprise, complète. C'est qu' Eben-Emael, protégé par la Meuse et le canal Albert, ouvrage récent, figurait parmi les forts les plus modernes d'Europe, tandis qu'à la trouée de Maastricht, les ponts qui enjambent le canal Albert ont, en tombant intacts dans leurs mains, ouvert aux Allemands les portes du pays jusqu'à la Ligne K-W, entre Anvers et Namur.

Après la Première Guerre mondiale, l'échec des tentatives d'entente entre les Pays-Bas et la Belgique avait laissé béante la trouée de Maastricht, à peine défendue par les Hollandais. Un canal, creusé le long de la frontière nord-est de la Belgique, permettrait de renforcer la Meuse au nord de Liège, de former une défense naturelle à hauteur de l'enclave de Maastricht et de compléter les canaux campinois. Les arguments formulés par le lieutenant-colonel Fontaine en 1905 en vue du renforcement de la défense d'Anvers n'alliaient-ils pas déjà dans ce sens ? Toujours est-il que, lorsqu'en 1927 la Belgique crée la *Commission Nationale des Grands Travaux*, ce même officier en est membre. Le secrétaire général en est J. Baudoux, professeur à l'Ecole Royale Militaire et le commandant Gilbert y représente la Défense nationale.

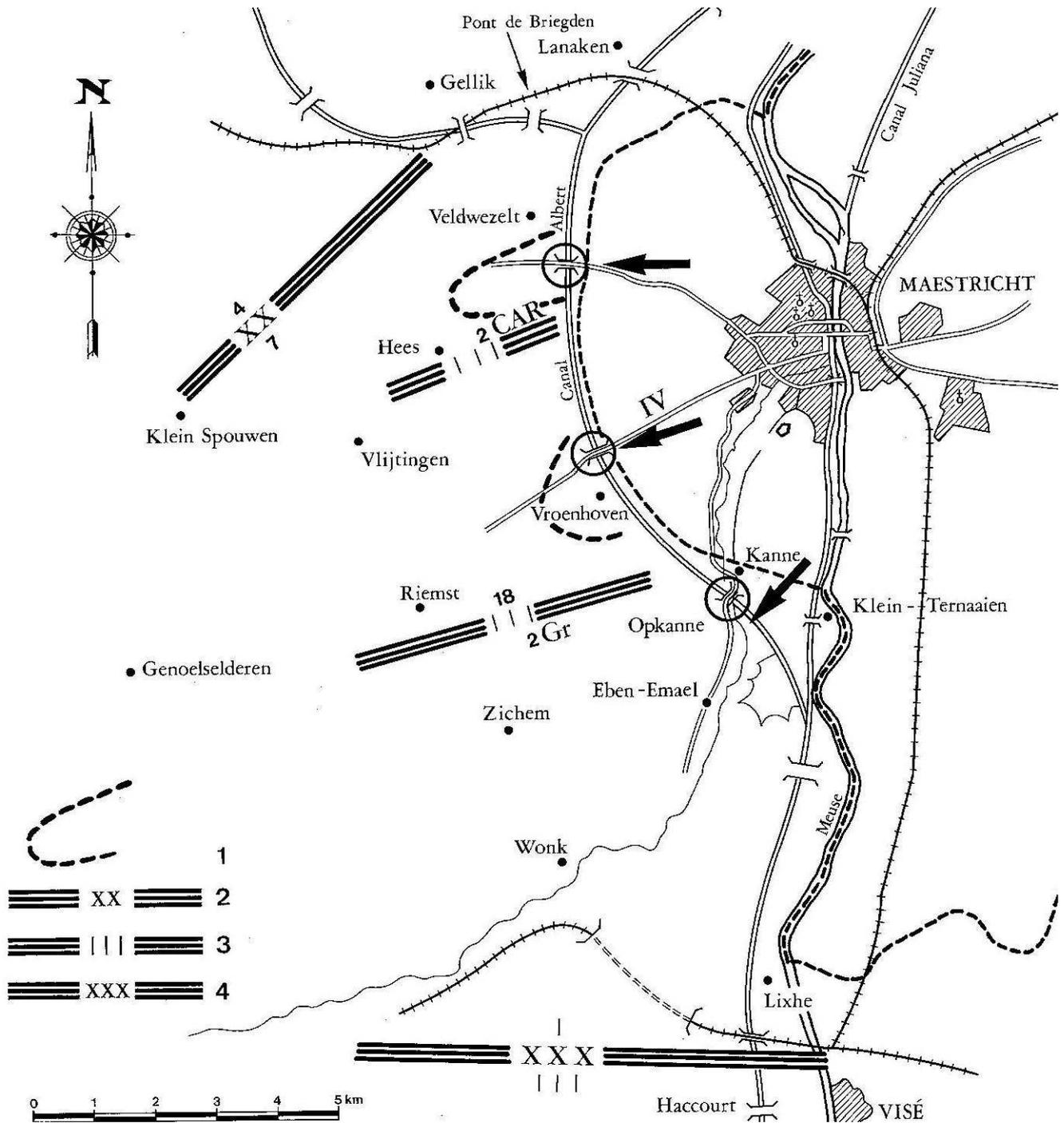
Ainsi donc, des plans sont établis et des études du canal réalisées du point de vue militaire (défense, destruction ...). L'intérêt stratégique du canal se trouve renforcé vers 1930 par l'évacuation de la zone d'occupation du Rhin et les premières victoires électorales nazies alors que persistent la faiblesse de la défense néerlandaise et la nécessité de couvrir Anvers. Quand en 1936 un discours du Roi confirme le retour à la neutralité, la problématique de la défense revient au centre des préoccupations avec la marche ascendante du cycle des annexions et conquêtes du nazisme.

En 1939, le plan de défense est de détruire les ponts du canal Albert et d'y retarder l'ennemi jusqu'à l'occupation de positions de couverture à tenir absolument jusqu'à l'arrivée des garants britanniques et français sur la Ligne K-W, intervention extérieure que l'on ne demandera qu'après avoir constaté l'agression allemande. Alors, l'armée belge elle-même se repliera, en cas de débordement des défenses, sur la même ligne entre Anvers et Louvain, les secteurs Louvain-Wavre et Wavre-Namur devant être tenus respectivement par les Britanniques et les Français.

Une résistance de trois à quatre jours sur le canal Albert est indispensable mais théoriquement possible, les Allemands devant alors être freinés dans leur progression en territoire hollandais par la destruction des ponts de la Meuse et du canal Juliana.

UN FRONT TROP LONG.

La défense du canal Albert à hauteur de Maastricht est confiée à la 7^{ème} division d'infanterie, commandée par le général E. Van Trooyen. Forte de 16.600 hommes, elle se déploie sur un front de 19km, trois fois supérieur à la ligne de front que pourrait normalement tenir une telle division. Au nord, le 2^{ème} Carabiniers (ponts de Veldwezelt, Briegden et Gellik); au centre, le 18^{ème} de Ligne (pont de Vroenhoven); au sud, le 2^{ème} Grenadiers (Kanne, Ternaaien et Klein-Ternaaien) et le fort d'Eben-Emael. Malgré la protection de la Meuse et du canal Albert, ce front reste trop long d'un bon tiers, alors que Maastricht est le ventre mou de la défense belge, le canal ne passant qu'à quelques centaines de mètres derrière la frontière.

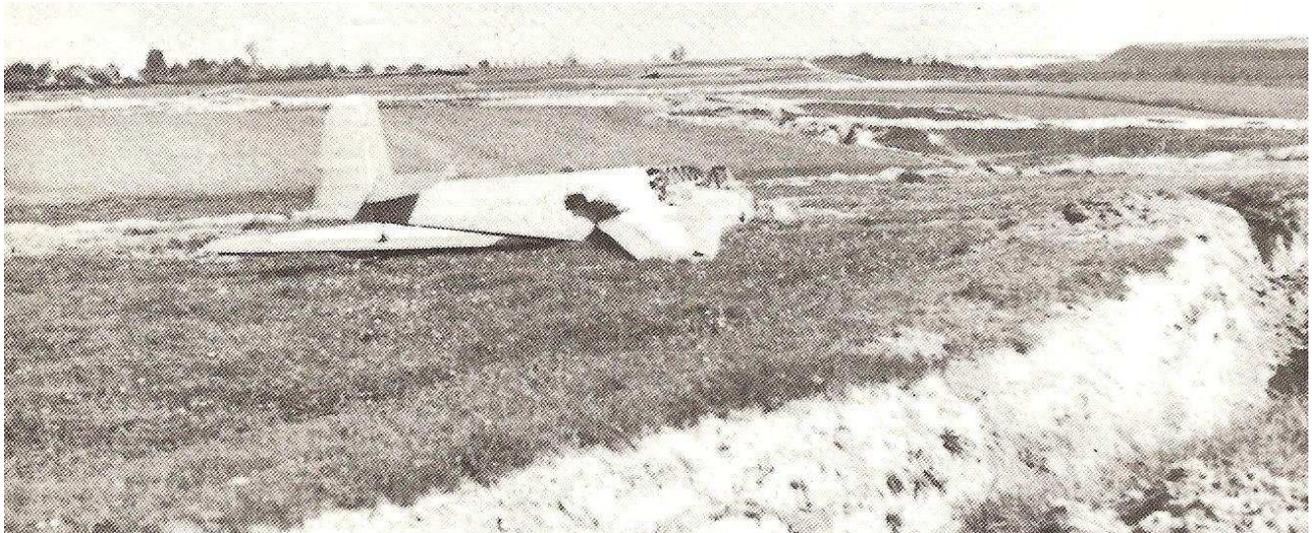


Positions de la 7ème D.I. au Canal Albert le 10 mai 1940

- 1 - Tête de pont allemande
- 2 - Limite entre la 4ème et la 7ème D.I.
- 3 - Limite entre les régiments de la 7ème D.I.
- 4 - Limite entre la 7ème D.I. et le 3ème Corps d'Armée

La 7^{ème} D.I. n'est pas responsable de la destruction des ponts. Des unités spéciales en sont chargées depuis 1934. Elles sont sous la responsabilité du major Jottrand, commandant d'Eben-Emael, et du commandant Giddelo, des Cyclistes-Frontière; l'ordre de destruction pouvant être donné à différents niveaux. Les ponts, minés en permanence, sont munis de systèmes pyrotechniques, parfois doublés par des circuits électriques de déclenchement. Chacun est gardé par un bunker avec une arme antichar, deux mitrailleuses et un projecteur, gardé par un sergent, deux caporaux et neuf soldats. Ces bunkers sont au nombre de 22.

Le fort d'Eben-Emael est un des plus modernes d'Europe. Couvrant 75 hectares, il est idéalement placé pour constituer une position fortifiée d'artillerie, capable de protéger par le feu, tous les ponts sur la Meuse et le canal Albert entre Maastricht et Visé. Son effectif organique est de 1.200 hommes, répartis en deux groupes de 500 artilleurs se remplaçant et 200 techniciens. Il met en œuvre deux batteries. L'une sert les coupoles et casemates disposées sur la superstructure du fort: une coupole à deux canons de 120mm d'une portée de 17.5km, deux coupoles à deux canons de 75mm d'une portée de 11km et quatre casemates comprenant chacune trois canons de 75mm, à tir rapide, dirigées sur Maastricht et Visé. L'autre batterie sert une série de "blocs", bunkers de défense avec douze canons antichar de 60mm, ayant une portée de trois km, des mitrailleuses et projecteurs. Protégé par la tranchée de Kaster (1300m de long sur une profondeur de 65m), le Geer, un système d'inondations volontaires, et un plan d'eau entre le bloc II et le canal Albert, le fort est inexpugnable pour un attaquant terrestre.



Un planeur allemand DFS 230 en partie décheté près du pont de Vroenhoven

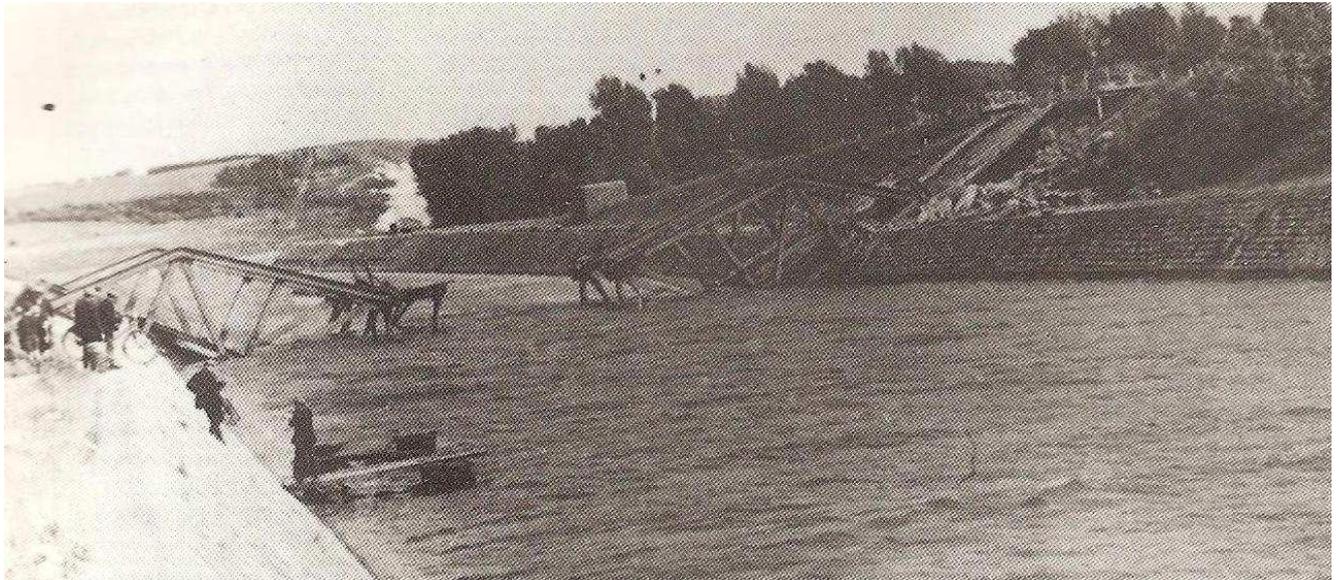
L'intérêt des Allemands pour ces constructions est évident. Les services français craignaient même des infiltrations par des ouvriers ou par la participation de certaines entreprises d'Outre-Rhin. A la veille de l'attaque, les terres cultivables, le long du canal, sont couvertes de céréales qui gênent la visibilité depuis certaines positions. Ces dernières ne sont guère entretenues depuis le dernier hiver. Le camouflage est imparfait, certains ouvrages sont inachevés ou en ruines. Les lignes téléphoniques, non enterrées, sont dans un état lamentable.

La préparation au combat de la 7^{ème} D.I. n'est pas idéale non plus. Après une longue mobilisation, le moral est bas et l'indiscipline courante. Environ 80% des cadres sont constitués de réservistes insuffisamment instruits. Beaucoup sont francophones, alors que la troupe, recrutée dans le Brabant, est en majorité d'expression flamande. Par souci d'économie nationale, entre autres raisons, l'effectif a été réduit de 16% par le départ de nombreux permissionnaires. Quant à l'armement, il est parfois incomplet: le 18^{ème} de Ligne, notamment, a dû prêter à un centre d'instruction une partie de ses armes automatiques et ne pourra les récupérer à temps.

BLITZKRIEG

Les Allemands n'ont pas sous-estimé l'obstacle: il faudra prendre en même temps les ponts et le fort d'Eben-Emael. Outre le choc et la rapidité, l'innovation tactique et technique sera nécessaire pour vaincre. Afin d'assurer l'avance des chars et de l'infanterie en fonction de la rapidité et de l'effet de surprise, des troupes aéroportées par planeurs seront débarquées près des objectifs, à savoir les ponts de Veldwezelt, Vroenhoven et Kanne, ainsi que le fort d'Eben-Emael.

Les petits groupes destinés à la phase aérienne de l'opération subissent un entraînement long et soutenu, des répétitions jusqu'à obtention de l'automatisme, notamment sur des fortifications tchèques. Le groupe *Stahl* attaquera *Veldwezelt*, *Beton Vroenhoven*, *Eisen Kanne* et *Granit Eben-Emael*. Au total, 350 hommes pour 42 appareils. Ils sont chargés de préserver les ponts, de réduire au silence les canons d'Eben-Emael en attendant la ruée des 3^{ème} et 4^{ème} *Panzerdivisionen* et de la 20^{ème} division motorisée. Le jour de l'attaque, cent volontaires en civil ou en uniforme néerlandais effectueront les reconnaissances et les sabotages nécessaires aux ponts de Maastricht. Les soldats du 151^{ème} *Infanterie-Regiment* et du 51^{ème} *Pionierbataillon* viendront élargir la tête de pont établie à *Kanne* et achever de neutraliser le fort. Pendant ces combats, les avions du 4^{ème} *Fliegerkorps* bombarderont les aérodromes et les voies de communication, pendant que ceux du 8^{ème} soutiendront la progression des forces terrestres.



Le pont de Kanne sauta à temps. Photo prise le lendemain ou surlendemain. Des civils traversent le canal sur des pontons

Comme on le sait, l'ordre d'attaque est maintes fois donné puis annulé entre le 3 septembre 1939 et le 9 mai 1940. Mais, dans la nuit du 9 au 10, les conditions climatiques sont excellentes. Pour favoriser l'effet de surprise et la rapidité des opérations, Hitler attaque sans déclaration de guerre préalable. Mais les avertissements du colonel Goethals, attaché militaire à Berlin, ont été entendus à Bruxelles. Le 9 mai, à minuit, l'armée belge est en état d'alerte. Le 10, à trois heures du matin, les positions de combat sont occupées, non sans difficultés parfois. Aux Affaires étrangères, les ministres Pierlot, Spaak, Janson et Denis sont réunis avec le secrétaire du Roi et l' Auditeur-Général. Le premier message concernant l'attaque leur parvient à quatre heures. L'aide de la France et de la Grande-Bretagne est demandée. Le *Plan Dyle* est mis en œuvre à sept heures.

L'attaque aérienne contre les aérodromes est une catastrophe pour la Belgique. Les meilleurs appareils sont détruits et ceux qui restent sont des proies faciles pour les *Messerschmitt 109*, mieux armés et plus rapides. La Belgique s'attendait à une attaque « horizontale », elle sera verticale: à cinq heures, 62 avions belges sur 183 sont hors d'usage. Ensuite, les *Stukas*, équipés de sirènes, brisent les communications et sèment la panique par des bombardements intenses. Toute contre-attaque est impossible, d'autant plus que les lignes téléphoniques sont détruites et que les liaisons radio n'existent pas en dessous de l'échelon bataillon. Des mannequins parachutés derrière les lignes belges contribuent à l'énerverment puis à la panique.

Cette dernière se répand chez les civils qui vivent toujours dans le souvenir de la dernière guerre. Les routes sont encombrées par les colonnes de fuyards.

LA SURPRISE

Au Canal Albert, la défense belge sera totalement surprise. Des trimoteurs Ju 52 ont décollé des environs de Cologne, remorquant les planeurs chargés de soldats. Le dernier décollage a bien lieu vers 3h40. A 2.500m d'altitude, au-dessus d'Aix-la-Chapelle, les amarres sont larguées: les planeurs glissent silencieusement dans l'obscurité et arrivent à 300m du but vers 4 h 30. Durant l'opération, le câble de remorquage du Leutnant Witzig, chargé de l'attaque sur Eben-Emael, se rompt. Il n'arrivera sur le théâtre des opérations que quelques heures après, alors que ses hommes ont déjà agi comme une mécanique bien huilée.

Au sol, désorientés par un ennemi tombé du ciel, ne sachant s'ils doivent ou non appliquer les consignes assez ambiguës de destruction, les soldats belges - cyclistes-frontière et détachements de la 7^{ème} D.I. - hésitent, puis sont contraints de se replier dans les bunkers. Les portes en sont forcées à la grenade, au lance-flammes mais surtout aux charges creuses.

Dans le même temps, la caserne de Lanaken est bombardée et le central téléphonique détruit. Le commandant Giddelo, responsable du sautage éventuel des ponts de Briegden, Veldwezelt et Vroenhoven, gît parmi les morts. Pendant que le commandant du 1^{ier} corps d'armée, ne recevant pas de nouvelles, envoie des estafettes vers la caserne, les ponts de Veldwezelt et de Vroenhoven sont déjà tombés, intacts, aux mains des Allemands, les détachements chargés de leur destruction ayant été pris au piège dans leurs abris.

A 5 heures, un demi-peloton de parachutistes allemands est en position devant chaque pont. Les soldats belges qui s'efforcent de les déloger tombent sous une grêle de rafales de mitrailleuses et de bombes lancées par les *Stukas*. Vers six heures, les têtes de pont ennemies sont établies sur 600m de profondeur et un kilomètre de long.



Les premiers blindés allemands traversent le pont de Vroenhoven resté intact. On aperçoit à gauche une partie d'un élément antichar Cointet, totalement inutile

Le pont de Briegden, lui, sautera mais à neuf heures seulement, grâce au bataillon du génie de la 7^{ème} D.I.. L'équipe chargée de sa destruction était absente, son chef étant parti chercher des recrues au camp de Beverlo, et les soldats du 2^{ème} Carabiniers tenant le secteur ayant cherché longuement, en vain, le système de mise à feu des charges. Si le pont de Briegden n'est pas tombé aux mains des Allemands, c'est surtout parce qu'il ne figurait pas dans leurs objectifs.

A Kanne, en revanche, l'attaque allemande échoue. Le pont est détruit, comme prévu, sur ordre du commandant d'Eben-Emael. Les aéroportés allemands ont été ensuite reçus par un feu nourri du 2^{ème} Grenadiers et n'ont pas réussi à faire franchir le canal. Les ponts de Ternaaien et Klein-Ternaaien ont eux aussi sauté à temps. Globalement, cependant, l'attaque allemande des ponts s'est soldée par un succès !

Les canons d'Eben-Emael sont alors réduits au silence en quelques minutes. Le major Jottrand, commandant le fort, a donné l'alarme à trois heures à un effectif réduit de 1.000 hommes, dont un tiers sont au repos. A 4 h 25, les planeurs atterrissent dans la pénombre sur un plateau de 45 hectares, proche du fort. Celui-ci ne disposait que de quatre mitrailleuses anti-aériennes, dont deux ont été écrasées par la chute des planeurs. La riposte n'est guère possible, les Allemands étant maîtres du massif. La garnison se croyait à l'abri à 30km de la frontière allemande et pensait avoir le temps de se préparer. .. Ici encore, la surprise est complète. Le premier objectif du groupe *Granit* est de détruire la défense anti-aérienne, les postes d'observation, les blocs et bunkers avec leur armement, les coupoles et casemates. L'opération est menée avec succès en dix minutes par 56 hommes répartis en sept groupes. Les charges creuses déchaînent l'enfer. Le fort est investi et, dès 4h40, il est en grande partie hors d'état de faire feu, à l'exception de quelques coupoles que l'ennemi néglige. Elles allaient rendre difficile le franchissement de la Meuse vers Maastricht par une partie des troupes terrestres, notamment la 269^{ème} *Infanterie-Division*. A cause, entre autres, des difficultés de liaison, aucune contre-attaque ne sera possible. Dès lors, les troupes aéroportées attendent l'arrivée de renforts pour élargir les deux têtes de pont de Veldwezelt et Vroenhoven.

LA BRECHE

Les forces terrestres allemandes qui devaient venir renforcer les troupes aéroportées au Canal Albert le plus vite possible passent la frontière néerlandaise à 4h35 le 10 mai. La 4^{ème} *Panzerdivision* et le 51^{ème} *Pionierbataillon* subissent cependant des retards lors du franchissement de la Meuse à Maastricht, les forces armées des Pays-Bas y ayant fait sauter trois ponts. Le retard qui en résulte ne représente pas un mince danger pour le succès des opérations, mais les fantassins passent malgré tout et parviennent aux têtes de pont vers 11h30. Ces dernières s'en trouvent élargies et, à la fin de la journée du 10 mai, elles iront jusqu'à atteindre une profondeur d'un km à Vroenhoven et de deux km à Veldwezelt.

Le 11 mai, devant la situation périlleuse de la 7^{ème} D.I. dont toutes les tentatives de contre-attaque ont échoué, le commandement belge décide d'employer l'aviation. Vers six heures, trois pelotons de bombardiers décollent à Aalter en direction des ponts non détruits du Canal Albert, accompagnés de six chasseurs *Gloster Gladiator*. Mais les huit bombes de 50 kg qu'un *Fairey Battle* peut emporter ne suffisent pas à briser ces armatures de béton et de métal: les objectifs furent à peine atteints. De plus, le système électrique de largage de certains avions n'a pas fonctionné. Enfin, les *Fairey Battle* volant à basse altitude constituent des cibles faciles à atteindre par la défense antiaérienne allemande, appuyée par la *Luftwaffe*. Dix des quinze appareils envoyés sont ainsi perdus tandis que les ponts restent intacts. Les renforts du 51^{ème} *Pionierbataillon* sont entre temps arrivés à Eben-Emael le 11 mai à six heures. Grâce à ces troupes fraîches, on attaque systématiquement tous les bunkers. Dans le fort, l'air devient irrespirable et le moral s'effondre quand on croit entendre l'ennemi préparer des fourreaux de mines.

Après avoir vainement tenté de faire sauter les soutes à munition en exécution des ordres reçus, le major Jottrand devra rendre l'ouvrage à 12h30. Un peu plus tard, la 7^{ème} D.I. se repliera en désordre. La victoire si rapide à Eben-Emael ne représente pas seulement un formidable succès tactique pour les Allemands, mais aussi une victoire psychologique foudroyante. Elle n'aurait pas été possible sans les méthodes et techniques révolutionnaires utilisées par l'état-major du *Reich*. Attaqués avec des moyens classiques, le fort d'Aubin-Neufchâteau et celui de Battice tiendront bon jusqu'aux 21 et 22 mai. Aussi les Allemands tiennent-ils ces innovations secrètes, même pour leurs alliés.

On ne connaît pas avec certitude le nombre des victimes de la bataille du canal Albert. La 7^{ème} D.I. a perdu environ 900 hommes et 700 soldats ont été faits prisonniers. Parmi les Belges morts au combat, 110 ont perdu la vie à Veldwezelt, 147 à Vroenhoven, 216 à Kanne et 24 à Eben-Emael. Les pertes allemandes dans les mêmes secteurs ne s'élèvent respectivement qu'à 7, 7, 22 et 6 hommes ! Des dizaines de civils des villages environnants ont eux aussi trouvé la mort au cours des bombardements et les dégâts matériels ont été très importants.

Le plan mis en œuvre a encore d'autres conséquences bien plus lourdes pour la suite des événements. Le plan initial de la campagne, inspiré du vieux plan von Schlieffen de 1914, prévoyait surtout une attaque du nord du sillon Sambre-Meuse. Celui finalement appliqué ne reprend du premier que l'attaque du canal Albert avec pour objectif, de divertir, de déporter les forces françaises et britanniques entrées en Belgique le plus au nord possible. L'attaque principale, elle, a bien lieu au sud du sillon Sambre-Meuse, à travers les Ardennes. Le piège tendu aux garants de la neutralité belge fonctionnera à merveille. Là aussi, l'attaque du Canal Albert est pour l'Allemagne un succès qui a contribué à la rapidité du *blitz* allemand dans les jours suivants.

Sur le plan de la seule armée belge, la ruée allemande à travers les têtes de pont rendra très difficile la retraite du 3^{ème} corps d'armée, qui couvrait la Position Fortifiée de Liège, vers la Ligne K-W. La 4^{ème} *Panzerdivision* a pénétré à Tongres le 11 mai vers midi, menaçant la zone arrière du 3^{ème} corps dont le flanc est à découvert sur près de 50km entre Tirlemont et Visé. Le repli, commencé le soir du 11mai, se fera dans des conditions épouvantables avec capture de certains éléments, pendant toute la journée du 12 jusqu'au recueil sur la Méhaigne, tenue par des éléments avancés français. Les forts de la PFL. étaient seuls désormais, la ville ayant été occupée vers 18 heures le 12 mai par les premiers éléments de la 269^{ème} *I.D.* allemande ...

P. Vandenbroucke

(Source bibliographique : Article Luc De Vos in Jours de Guerre N°2 édité par le Crédit Communal de Belgique 1994)

(Crédit Photos : voir supra et Bundesarchiv via Peter Taghon in "Mai 1940")

LA GUERRE DE MARCEL DEVILLERS

Par Jean Moulon

Membre assidu du forum , Jean Moulon nous propose de découvrir le témoignage de guerre de Marcel Devillers, résistant qui entrera dans le combat à Arras pour le terminer dans la 1^{ère} Armée Française.

Début de la guerre à Arras

C'est à Arras que j'ai vu le jour, le 9 février 1926. Issu d'une famille de 5 enfants, mon père Eugène était mineur¹. Ma mère, Albertine, était aide-ménagère. J'ai été élevé avec des valeurs propres aux classes laborieuses. J'appris très vite que rien ne se gagnait gratuitement et qu'il fallait « trimer » pour pouvoir y arriver. Mon parcours scolaire passa par St Jean-Baptiste, puis rue des justices enfin, je passais mon certificat d'étude, et j'obtins en 1939 à l'école de la place Quincaille²

1939 !... L'année qui voit la mobilisation générale et ses grandes affiches blanches placardées sur tous les murs. Moi qui avais à l'époque 13 ans, je travaillais comme garçon d'épicerie. Je vis arriver dans ma ville, des troupes de réservistes qui se dirigeaient soit à la « citadelle », soit à la caserne Schramm. Les jours suivants verront des convois partir vers la frontière.

C'est avec l'arrivée des effectifs du corps expéditionnaire britannique, que je réussis à décrocher un travail dans un camp aménagé spécialement près de la gare de Tincques. Ce camp recevait le matériel militaire anglais. Mon travail consistait simplement à décharger le matériel des wagons ou des camions qui arrivaient au camp. C'est en revenant de ce travail, que j'appris le 14 mai, que l'hôtel de l'univers avait été bombardé.

Quelques temps plus tard, je fus envoyé à Mareuil pour le même travail. Deux camions anglais venaient chercher le matin le personnel qui attendait sur la petite place. L'après-midi du 18 mai, alors que j'étais occupé à décharger du matériel anglais, un avion³ passa en rase-mottes au-dessus du camp. Cet avion portant la croix gammée sous ses ailes, jeta la consternation dans tout le camp. Les rumeurs commencèrent à courir. « Les allemands seraient près de la ville et ils allaient bientôt lancer une grande offensive »



25. - ARRAS. - La Gare - B. D.

¹ Le père de Marcel Devillers était mineur, aux mines d'Arion, dans le Pas de Calais.

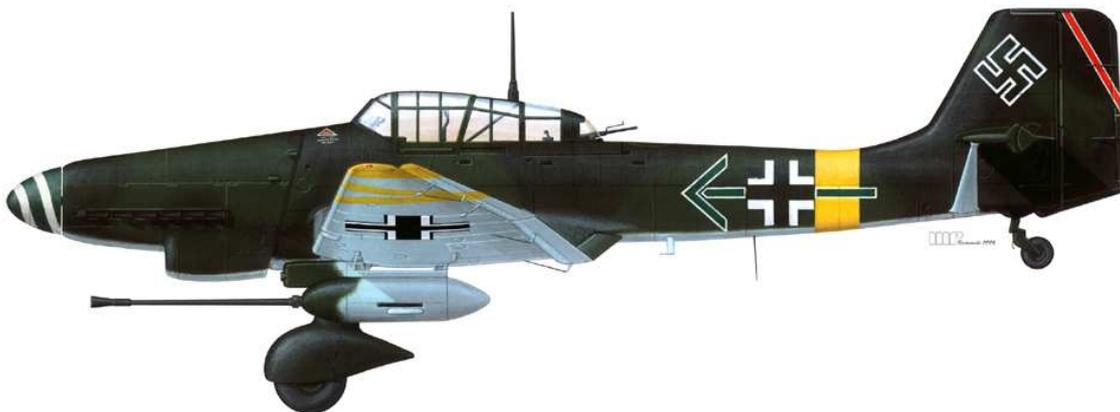
² Le directeur de l'époque était Monsieur Sauvage.

³ Avion de reconnaissance.

De ces oiseaux de malheurs, les gens d'Arras vont malheureusement en voir de nombreux comme ce 19 mai 1940 dans l'après midi où la gare d'Arras, qui est bondée de réfugiés, est prise pour cible. Le raid fera de nombreux morts et blessés. Les bombes des stukas de la luftwaffe tombent aussi autour de la gare. Dans la cour d'un marchand de bestiaux, sur la route d'Achicourt, l'une d'elles met le feu au stock de paille et de foin qui s'enflamme en faisant monter un épais écran de fumée. Les témoins croient à une attaque au gaz, semant une panique qui s'ajoute à la confusion des bombardements. Les vieux fantômes de la première guerre mondiale ressurgissaient dans ce pays gravement éprouvé par ce premier conflit. L'armée française dite du Nord était dans une situation catastrophique et Gamelin pour éviter son encerclement avait donné l'ordre⁴ de se frayer à tout prix un passage vers le sud et la Somme.⁵

Malheureusement, la confusion qui régnait sur le terrain empêcha la troupe française de faire retraite en bon ordre. Cette confusion ajoutée aux bombardements de la ville d'Arras semait la terreur parmi la population qui courait se jeter sur les masques à gaz. Bon nombre de ces habitants voyant les bombardements s'intensifier, préférèrent partir pour l'exode à travers les routes de France qui conduisaient vers le sud se mêlant ainsi aux troupes françaises, risquant les mitraillages des chasseurs bombardiers de la Luftwaffe.

En ce qui concernait ma famille. Mon père Eugène, décida de rester. Ces attaques « bôches » n'étaient que des mauvais moments à passer et comme en 14-18, il était persuadé que les « chtits-gâs » allaient les foutre à la porte. Il fit prendre des couvertures par la famille et nous dirigea vers un souterrain⁶ situé à 300 mètres de la maison, qui servait à l'évacuation des eaux usées de la ville, venant se jeter dans un petit ruisseau « Le Crinçon ». Ce souterrain était situé derrière le stade Degouvre, près de la maison du jardinier. Toute la famille y passera deux jours et deux nuits sous les bruits et les tremblements de la terre que faisaient les déflagrations des bombes nazies. Enfin un moment d'accalmie survint le 21 au matin et mon père décida de partir en reconnaissance. Quelques temps plus tard, il revint avec de la nourriture. Après s'être restauré avec les moyens du bord, mon père fit un bref compte rendu de la situation à la famille. Les personnes qu'il avait rencontrées lui avaient dit qu'il restait des places aux abris du palais St-Vaast. Il fut donc décidé d'y aller.



JUNKERS Ju87G-2 Stuka (←) - Oberst. Hans-Ulrich Rudel, dowódca Stab/SG 2; front wschodni, 1945.
JUNKERS Ju87G-2 Stuka (←) of Oberst. Hans-Ulrich Rudel, Commander of Stab/SG 2; East Front, 1945.

Stuka Junkers JU 87 (DR)

⁴ Ordre du jour N°12, du général Gamelin, daté du 19 mai à 9h45 du matin. Le général Gamelin sera relevé de son commandement le même jour au soir, à la citadelle de Vincennes.

⁵ La deuxième guerre mondiale – Tome III : L'heure tragique de W.Churchill.

⁶ Le souterrain a été remplacé par des buses et un terrain de tennis a été construit sur les lieux.

Le chemin que la famille prit pour se diriger vers le palais, était jonché de cadavres de chevaux et de charrettes, de l'armée française, renversées. Fort heureusement, parmi ces débris, aucun soldat tué. Avaient-ils eu le temps de se réfugiés tous aux abris lorsque les sirènes se sont mises à crier, où leurs camarades avaient-ils ramassés les cadavres ?

L'accalmie des bombardements n'allait pas durer. Ce même jour, une contre-attaque franco-britannique fut déclenchée à 14heure, en partant de l'ouest d'Arras, contre les VIIe et VIIIe panzerdivisionen qui menaçaient la ville. La VIIe panzerdivision avait à sa tête un jeune général ambitieux qui allait devenir mondialement célèbre, Erwin Rommel. Le début de l'attaque se déroulera à l'avantage des français qui feront 400 prisonniers. Mais le succès sera de courte durée devant un ennemi supérieur en nombre, et un déluge de feu dut à un bombardement intensif. Le 23, les troupes alliées doivent abandonner Arras, face aux nazis qui descendaient des hauteurs de Lorette.⁷

Pendant tout ce temps, ma famille qui ne savait rien des évènements qui se passaient au dehors, resta huit jours, dans les abris du palais St-Vasst, sous les bombardements violents de la ville. Par les chaleurs du moi de mai, l'air dans l'abri était irrespirable à cause du nombre de personnes entassées. Je dus avec quelques individus remonter vers l'entrée pour respirer et regarder les avions qui passaient au-dessus de nos têtes, quand trois bombes tombèrent juste en face, dans le jardin public.



Char B1 Bis détruit dans la région d'Arras (DR)

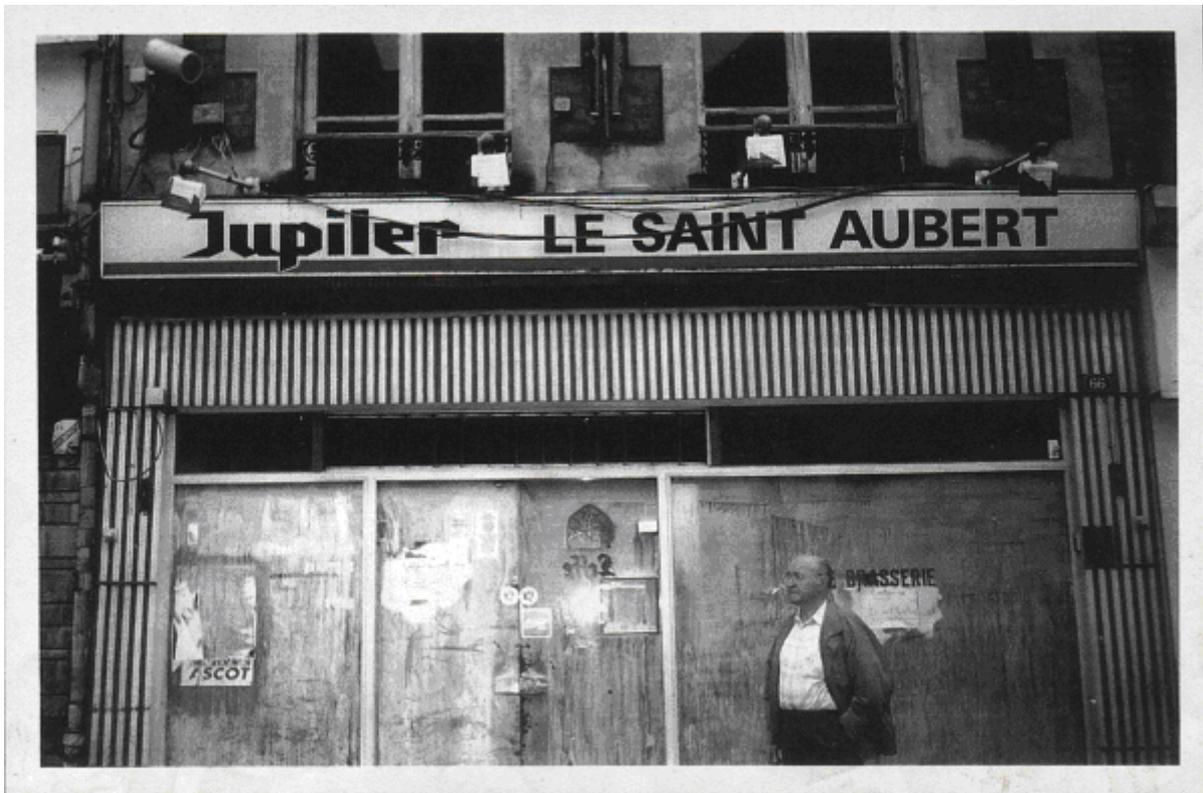
⁷ La campagne 309-40 du Col. De Bardie.

Le souffle de la déflagration des projectiles projeta tout le monde dans l'abri avec une extrême violence. Un peu abasourdi par le choc, nous constatâmes qu'il y avait eu plus de peur que de mal. Mais les bombes avaient laissé des cratères d'une telle profondeur qu'une maison aurait pu y être installée.

Dans la journée du 22 ou 23, des volontaires furent demandés pour aller évacuer les malades et blessés de l'hôpital St-Jean, qui était en flammes. Avec mon père et l'un de mes frères qui appartenait à la défense passive, nous nous portions volontaires. Les sirènes accompagnées des sifflements des bombes et des stukas, les plaintes, les supplications des blessés et des malades qui ne pouvaient pas se déplacer, laisseront un souvenir indélébile dans ma mémoire.

Pendant ces huit jours de bombardement, le problème du ravitaillement faisait sortir les gens de leur « tanière ». Dans ce chaos, les survivants cherchaient partout de la nourriture. Cette recherche était vitale pour la survie de chacun. Des soldats français aussi affamés que la population, ouvraient de force les épicerias et autres magasins de ravitaillement appartenant à des propriétaires qui avaient préférés partir pour l'exode. Sachant qu'il n'y aurait pas assez de nourriture pour tous, la population qui se ruait sur les magasins, pillait les étagères dans une cohue qui montrait quelquefois des scènes assez violentes où seule la loi du plus malin pouvait rivaliser avec celle du plus fort.

C'est en revenant de l'un de ces ravitaillements que je fus arrêté par deux allemands qui débouchaient du bout de la rue St-Aubert en Sid-car. Les deux « Schleus » descendirent de la moto et se dirigèrent sur moi. A la demande des deux allemands, je dus ouvrir la valise qui était remplie de nourriture. Après une brève inspection, les deux allemands me laissèrent partir. Mort de trouille, j'allongeais le pas sans demander mon reste.



Le Café St Aubert (DR)

Avec l'arrivée des troupes ennemis dans Arras, les bombardements avaient cessé et ma famille put rentrer à son domicile, au numéro 66, dans la cité de Grigny, qui n'avait subi aucun dommage. Aujourd'hui, la cité n'existe plus. Elle a laissé la place à des terrains de tennis.

La première chose à faire pour les habitants d'Arras était de se réorganiser afin de pouvoir reprendre une vie plus ou moins normale. La recherche d'éventuels survivants parmi les décombres, fut la priorité des groupes de bénévoles qui aidaient les membres de la défense passive à déblayer les ruines de la ville.

D'autres enterraient les cadavres d'hommes et d'animaux pour éviter les épidémies. Chacun cherchait un proche disparu au début des hostilités, avec l'espoir de le retrouver parmi les vivants. Dans ce vaste plan de réorganisation, les allemands autorisèrent les boulangeries à rouvrir. Je fus réquisitionné par la boulangerie Bucquet, rue du Nocquet d'or, dans laquelle travaillait mon cousin, Marcel Garde. Mon rôle était d'entretenir le four et de défourner les pains. Ce travail me permit de manger à ma fin et d'approvisionner en pain ma famille pendant les deux mois où je fus dans cette boulangerie.

Peu après, je trouvais une place d'apprenti à l'entreprise du bâtiment Peulaboef, qui était spécialisée dans la construction des ponts. La Ville d'Arras s'était installée, comme les autres villes, dans l'occupation. Les nouveaux maîtres aussi s'organisèrent. Le général von Falkenhausen devint le *militärbefehls* pour la Belgique et le nord de la France et avait à sa disposition la *Feldgendarmarie* et la *Geheme feld Polizei*. Cette dernière fut dirigée par Vogel jusqu'en 1941 et ensuite par Kleitze, jusqu'à la libération. Ces organismes dictèrent leurs lois partout dans le nord. Les nazis placardèrent des affiches ou l'on pouvait lire :

« Seront passibles du tribunal de guerre les individus inculpés d'avoir commis les faits suivant :

1° Toute assistance prêtée à des militaires non all emands.

2° Toute aide à des civils qui essayent de s'enfuir vers les territoires non occupés.

3° Tout offense contre l'armée allemande et sur ses chefs.

4° Les attroupements de rue, la distribution de tracts, l'organisation d'assemblées publiques.

5° Toute provocation au chômage volontaire.

6° Dégradation d'installation allemande. »

La résistance

Le 23 juin 1940, Le nord et le Pas de Calais deviennent des régions appartenant à la zone interdite où personne ne peut entrer, ni sortir. Son tracé suivait le cours inférieur de la Somme, le canal de Saint-Quentin, passait par Chauny, Sainte Menehould, Saint Dizier et finissait par rejoindre la ligne de démarcation après avoir longé la Saône et le canal du Rhône⁸. En tout, douze départements étaient plus ou moins touchés par cette zone.



Mai 1940. Malgré une résistance farouche, l'armée Française est débordée. Dans les villes du Nord et de l'Est, l'ennemi déferle et parade.

Dans le nord Pas de Calais, dès le début des hostilités, des mineurs avaient été arrêtés et fusillés pour avoir ramassé des armes et tentés de les cacher. A Arras, une femme, avait été surprise par l'occupant, alors qu'elle coupait des câbles téléphoniques. Un tribunal militaire allemand fut constitué dans la salle des mariages de l'hôtel de ville, pour y juger la saboteuse. Madame Joséphine Pougnan fut condamnée à mort le 17 septembre 1940. La peine fut commuée en travaux forcés à perpétuité. Elle partit en déportation le 31 janvier 1941 pour trouver la mort à Bergen-Belsen quelques jours seulement avant la libération du camp.

⁸ La vie des français sous l'occupation:

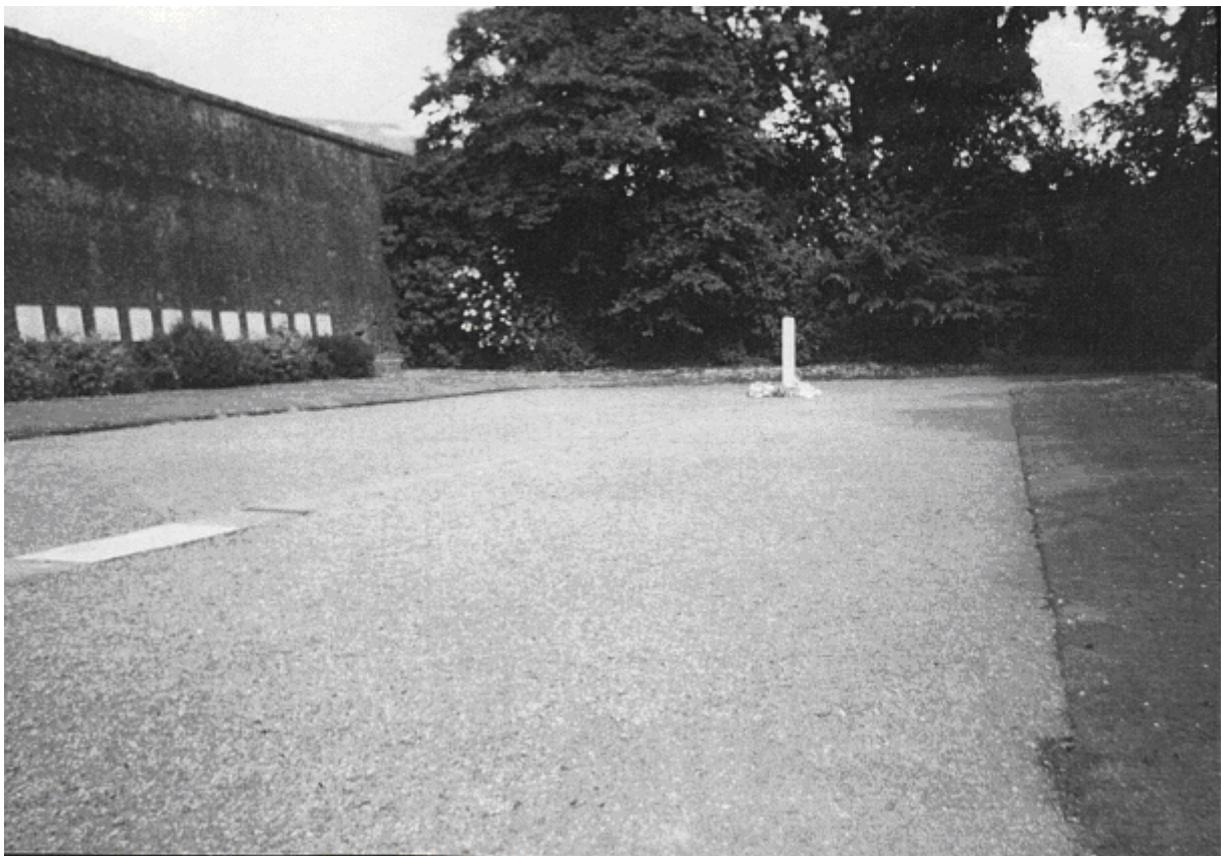
Le même mois de janvier, une grève avait été montée par 10.000 mineurs pour protester contre les actions collaborationnistes du gouvernement français à l'égard de l'occupant. A Douges, la grève aboutit à plus de 1000 arrestations. 270 d'entre eux furent déportés à Sachsenhausen et 130 trouvèrent la mort.⁹

Après de longues tractations avec les représentants des mineurs, ceux-ci obtinrent satisfaction sur la nourriture et autres objets nécessaires à leur bien être. Mais le malaise était toujours présent. Un émissaire s'adressa directement aux ouvriers et leur demanda ce qu'ils voulaient de plus. L'un d'eux s'écria : « Nous voulons des fusils ! »¹⁰

En avril de la même année, la BBC lançait une campagne patriotique dont le but était de redonner espoir aux français en incitant ceux-ci à graver partout où ils le pouvaient le V de la victoire. Un symbole pour tout ceux qui inspirent à la liberté et qui se battront contre les allemands et ce, quelque soit leurs opinions ou idéaux politiques ou religieux.

Dans la région d'Arras, comme partout en France, on pouvait voir ces V ou ces croix de Lorraine sur tous les murs des quartiers. Les portes des maisons où « Crèche » l'allemand, n'étaient pas plus épargnées. Des petits malins iront même jusqu'à pousser l'audace de leur patriotisme, en allant graver ce symbole sur des portière de camions allemands.

C'est en 1941, que j'entrai dans un groupe de FTP (bien que ces groupes ne seront constitués officiellement qu'à partir de 1942). Mon premier contact, se fit lors d'une rencontre avec trois de mes anciens camarades d'école, Louis Blondel¹¹, Paul Camphin¹², et George Santerne¹³, qui faisaient partie des jeunesses communistes. Ils avaient pensé à moi. Mon tempérament réfractaire à la discipline de l'école, plus la réputation de bagarreur, de redresseur de tort auprès de mes camarades, semblaient plaire à ses futurs camarades de combat. Ils m'incitèrent à venir me joindre à eux pour lutter contre l'occupant par tous les moyens possibles. J'acceptais, sans hésiter un seul instant. J'étais exaspéré de voir l'arrogance de ces « vert de gris » qui se pavanaient en vainqueurs dans ma ville natale et faisaient plier la population par toutes sortes de brimades.



Le mur des fusillés à la Citadelle d'Arras (DR)

⁹ Le journal de la résistance N°1005/1006.

¹⁰ Les FTP de C. Tillon.

¹¹ Mort en déportation.

¹² Paul Camphin était électricien à Arras et âgé de 21 ans.

¹³ Fusillé à la citadelle d'Arras

A partir du moi d'avril, mon premier travail que me confièrent mes camarades de lutte, fut la distribution de tracts tirés par Abel Journel, à l'aide d'une Ronéo. L'imprimerie clandestine se trouvait à Agny à coté d'Archicourt près d'Arras. Elle devait changer de cachette en février, et plusieurs fois par la suite, à cause du bruit que faisait la machine. Les réceptions des paquets de tracts se faisait discrètement le dimanche, au café Robillard, rue Saint Auber, par l'intermédiaire de Paul Camphin ou de Louis Blondel.

Il arrivait que je reçoive la « marchandise » lors des réunions qui se faisaient en général à l'étage, au-dessus d'un petit magasin de chapelier rue Ronville. C'est lors de ces réunions que chacun des membres du groupe recevait ses consignes de sabotage ou les itinéraires que devaient emprunter les « jeteurs » de tracts. C'est la aussi qu'ils recevaient les seuls renseignements sur les évènements de la région. Seulement ce qu'ils devaient connaître.

Mon rayon d'action passait par les quartiers des allées, les Hochettes, Baudimont et rue Saint Aubert. Le plus délicat, était de passer devant les sentinelles allemandes qui montaient la garde devant les portes de la caserne Scharm. Il suffisait que l'une d'elles m'interpelle et se rende compte que j'avais des tracts sous ma chemise, pour que je sois arrêté et déporté, peut-être même fusillé.

L'action consistait à jeter des tracts dans les rues, les glisser dans les boîtes aux lettres ou sous les portes des maisons. Je n'oubliais pas au passage de graver une croix de lorraine ou un grand V dans les endroits où ils pouvaient être vu de tous. Je participais aussi à des collages d'affiches anti-allemandes qui incitaient la population à ne pas se laisser entraîner dans une collaboration, même passive.

Symboliquement, afin de marquer le 14 juillet 1941, et de regonfler le moral de ceux qui avaient le cœur tourné vers l'Angleterre. Je participais, de nuit, avec mes camarades, à une vaste opération d'information, en lançant mes tracts dans les rues de la ville. Mais la distribution de tracts ne me satisfaisait plus. Je rêvais d'une action plus éclatante, plus héroïque à mes yeux. Une action qui me mettrait dans une situation où je pourrai combattre physiquement ce « bête » que j'avais appris à haïr.

Le premier coup dur pour notre groupe, arriva le 1^{er} mars 1942. Les forces de l'ordre arrêtaient Maurice Camphin âgé de 32 ans avec quelques autres FTP. Il allait être fusillé à la citadelle le 14 mai 1943. Le même mois, avec mon frère Jean, nous décidions de passer à une action éclatante. Des fils téléphoniques allemands furent coupés en plusieurs endroits, dans les rues Baudimont et aux allées ainsi qu'au polygone, un terrain de manœuvre pour les troupes allemandes. Cela entraîna quelques mouvements dans la ville. Sans le savoir, j'étais devenu à 15 ans, l'un des plus jeunes « terroristes » de la ville d'Arras.

Le contre coup ne se fit pas attendre. La Kriegskommandantur placarda une affiche annonçant des représailles contre ces actes de terrorisme, si les saboteurs ne se rendaient pas. Inutile de dire que cet appel resta sans réponse. Les attentats de tout genre contre l'occupant amenèrent ceux-ci à faire des représailles importantes. 50 otages furent envoyés en déportation et 50 autres partirent dans le deuxième convoi du 12 juillet. Dans le quartier du Polygone, le couvre feu fut instauré à 19h pour la semaine et à 15h pour les dimanches. Le mire d'Arras et le commissaire de police furent arrêtés et emprisonnés huit jours et durent s'acquitter d'une amende de 2.000 francs.

Mais cela ne nous arrêta pas et nous pensions pouvoir faire mieux pour saper le moral des allemands. Avec mon frère Jean, qui ne faisait pas partie du groupe, nous réussîmes à nous glisser dans les hangars de la Citadelle, en passant par un trou fait dans le grillage qui clôturait le terrain. Le but était d'enlever les batteries, les démarreurs et dynamos des véhicules allemands¹⁴, dans l'espoir de les rendre inutilisables durant quelque temps. Les matériaux enlevés furent jetés dans le lac qui contourne les murs de la Citadelle. Ce manège se reproduisit plusieurs fois. Pendant que l'un faisait le guet, l'autre sabotait les engins. Les allemands exaspérés par ces disparitions, se mirent à surveiller de près cet étrange phénomène. Leurs soupçons se retournèrent finalement sur le personnel chargé de l'entretien. Tous ces actes de patriotisme vont malheureusement se retourner contre notre groupe.

Un jour de 1942, à l'heure du repas, des voitures passèrent devant notre maison. C'était la Gestapo qui se dirigeait vers la maison de François Lambert¹⁵, l'un des nôtres. Celui-ci déjeunait tranquillement, entouré de sa petite famille. Comprenant la tragédie qui allait se jouer, je tentai désespérément de parcourir les 250 mètres qui me séparaient de la maison de mon voisin et ami, afin de l'avertir du danger. Mais il était trop tard. Les agents de la Gestapo sortaient déjà de leurs voitures qui avaient cerné la maison. Le souffle coupé, je pus voir François s'enfuir à toute jambes par les jardins, en direction de la voie ferrée d'Archicourt. Poursuivant un train de marchandises qui passait au même moment. Une main tendue en avant, François essayait d'échapper à ses poursuivants en tentant désespérément d'agripper l'un des wagons.

¹⁴ Les véhicules avaient été réquisitionnés par l'armée d'occupation.

¹⁵ François Lambert, menuisier, 24 ans, fut arrêté pour militantisme communiste. Il est fusillé à la citadelle d'Arras le 12 septembre 1942.

J'assistais, impuissant, à cette chasse à l'homme avec l'espoir de voir mon camarade de combat réussir à prendre ce train qui le sauverait de la Gestapo. Encore quelques centimètres et la main de François attraperait la poignée, ce serai le salut pour lui.

Mais des coups de feu claquèrent et François s'écroula blessé aux jambes. Il fut aussitôt emmené sans ménagement au quartier général de la Gestapo qui se trouvait à la Madeleine-Lez-Lille aux numéros 18 et 20 de la rue François de Baedts. Les pires tortures lui furent infligées. Certainement par Karl Dobritz, le « Barbie » de la zone nord. Tous les moyens de torture seront imposés à François Lambert, pour qu'il dénonce ses complices et leurs projets de sabotage. Mais rien n'y fit. François fut fusillé le 12 septembre 1942 à la citadelle d'Arras¹⁶, sans avoir rien dit sur ses camarades, ni sur ses actions de résistant. Il partira avec le seul regret de laisser derrière lui sa femme et sa petite fille.

Les exécutions dans la citadelle d'Arras furent particulièrement pénibles pour moi qui habitais à peine à 200 mètres du lieu des supplices. A chaque exécution, les habitants du quartier pouvaient entendre les déflagrations des armes à feu. On apposera, après la guerre, sur les murs des fossés de la Citadelle, 228 plaques rappelant les exécutions de ces martyrs qui eurent lieu à cet endroit.

Les supplices se faisaient toujours dans un même rituel. Vers 16h, le personnel français qui travaillait à la citadelle devait quitter les lieux. A 16h15, un groupe de 50 à 60 soldats allemands arrivait en chantant. Peu après, c'était au tour des condamnés à mort. Ils arrivaient dans une camionnette Citroën qui entrait dans la Citadelle. Puis après de longs instants, des coups de feu déchiraient un silence pesant. J'entendis les claquements des fusils qui enlevèrent la vie à plusieurs de mes camarades. Comme Julien Delval, 16ans et Marcel Ledent, 18ans fusillés en juillet 1942 avec quatre autres FTP. Parmi eux, fut exécuté celui qui les avait dénoncé.



Citadelle d'Arras, plaque des fusillés (DR)

Pour le Pas de Calais seulement, les statistiques d'après guerre, déploreront parmi les résistants venant de toutes idéologies¹⁷ : 5.245 internés dont 465 furent fusillés ; 2.957 déportés dont la moitié ne revinrent jamais des camps de la mort¹⁸. Je continuais néanmoins à lancer mes tracts dans les rues. Le 2 novembre 1942, je vis, rue Saint Aubert, un groupe de jeunes gens, hommes et femmes, encadrés par des policiers et des gendarmes français, devant le bureau d'embauche pour les travailleurs « volontaires » voulant partir pour l'Allemagne. Parmi ces « volontaires », neuf d'entre eux refusaient de signer leur feuille de route. Ils furent aussitôt emmenés par la police ; 10 rue du Saumon,

¹⁶ 218 résistants furent fusillés à la Citadelle d'Arras pendant l'occupation.

¹⁷ Selon le journal « La tribune des mineurs » N°2256 du 24 février 1988, les chiffres étaient de 2.768 tués pendant l'occupation ; 6.387 déportés dont 9.155 y trouveront la mort.

¹⁸ La Gestapo en France de M. Hasquenoph.

où on les envoya à titre de représailles pour la Russie. En 1942 la situation commença à changer pour l'occupant. Les américains avaient débarqué en Afrique du nord, et à l'est, les russes avaient lancé plusieurs offensives. Les allemands étaient enfermés dans Stalingrad. En France, la zone dite libre avait été envahie, la flotte de la marine française avait préféré se saborder à Toulon plutôt que de tomber aux mains des allemands. De nombreuses arrestations étaient effectuées sur le territoire français et des réseaux entiers, de la résistance, tombaient entre les mains des nazis. Les allemands étaient sur les dents et le climat devenait franchement de plus en plus dangereux. La milice française ne restait pas inactive. Mes chefs m'avertirent que je devais faire très attention. La consigne m'était donnée, comme à chaque membre du groupe de détruire tous les documents compromettants, comme les listes de noms ou carnet d'adresses. A cette époque, les dénonciations faisaient des dégâts importants dans les rangs des FTP. Que ce soit par un pauvre gars qui n'avait pas résisté aux tortures cruelles de la Gestapo, qui débordait d'imagination en ce qui concernaient les « raffinements » sadiques pour faire avouer une victime, ou que ce soit par le premier pétainiste du coin qui avait entendu ou vu quelque chose qui avait éveillé ses soupçons sur son voisin ou son camarade de travail. Un résistant retourné pour des raisons multiples...

Il y avait aussi le « professionnel », le mouchard... La « donneuse » qui traque contre une prime offerte par l'occupant, le résistant, le juif, le communiste ou le simple sympathisant gaulliste.

Bizarrement, plus les événements iront contre les intérêts de l'Allemagne nazie et du régime de Vichy, plus ils seront nombreux à se lancer dans cette lutte fratricide. Pour gagner ses trente « deniers », le judas peut aller jusqu'à infiltrer des groupes de résistants et de maquisards, se faisant passer pour l'un d'eux.

Les primes sont plus ou moins importantes selon l'individu recherché ou les actions qui ont été commises. Pour donner un exemple, Charles Debarge, dirigeant interrégional du parti communiste, eut sa tête mise à prix à 100.000f. Il tombera les armes à la main à Ronchin près de Lille et sera achevé à la Citadelle d'Arras¹⁹.

Le groupe FTP auquel j'appartenais n'échappa malheureusement pas à la règle et bon nombre d'entre nous tombèrent dans le piège qui leur avait été tendu.

Comme ce 29 octobre 1942, où la Gestapo vint arrêter au 147 route de Baupaume, Félix Vinier²⁰, son père²¹, sa mère et son frère Maurice.

Les causes de cette descente venaient d'une dénonciation. La famille fut emmenée dans une voiture jusqu'à la préfecture d'Arras. Puis après avoir passé entre les mains des inquisiteurs nazis. Ils furent transférés à la prison de St-Nicaise. Madame Vinier sera libérée une quinzaine de jour plus tard.

Le père et les deux fils resteront incarcérés jusqu'au début du mois de décembre. Ils seront ensuite transférés à la prison de Cuincy jusqu'au 7 avril 1943, puis expédiés à la forteresse de Hury. Les deux fils seront envoyés ensuite à la prison de Loos²². Le père sera envoyé à Compiègne, puis transféré à la prison d'Eysses dans le Lot & Garonne puis, sera déporté à Dachau après la célèbre révolte de la prison. Il reviendra de déportation en 1945²³.

Tous n'ont pas cette « chance ». Julien Hapiot, 30ans, secrétaire général des jeunesses communistes d'Arras tombera le 13 septembre 1943, sous les balles du peloton d'exécution de la Citadelle. Le 18 décembre 1942, d'autres affiches seront placardées par la Kommandantur. Elles avertissaient que désormais, la juridiction du droit pénal allemand serait appliquée à la lettre. Les derniers résistants à être fusillés pour l'année 1942 furent, pour le 21 décembre : René William Simon, 21 ans, menuisier dont l'accusation était d'avoir détenu des armes chez lui. Le 28 décembre, ce fut trois FTP : Joseph Bernard, 40ans, cheminot ; Marceau Suchet, 33 ans, mineur et Paul Plouviez, mineur, qui seront fusillés pour actes de sabotages. Les exécutions de nos camarades, ne faisaient que confirmer nos convictions et accentuer la haine que nous nourrissions contre l'occupant. Le 11 mars 1943, notre équipe déboulonna un rail du trajet Arras-Douai, aux abords du cimetière de Feuchy, qui se trouvait sur un talus élevé. L'opération fut menée sous la protection d'un groupe placésous les ordres de Paul Camphin.

C'est un train de permissionnaires allemands qui sortit des rails à 5h15. La locomotive se renversa dans le cimetière suivit par les wagons qui se chevauchèrent les uns sur les autres dans un fracas d'enfer. Le chiffre selon les sources tourna autour de 50 morts et autant de blessés.

¹⁹ La Gestapo en France de M.Hasquenoph.

²⁰ Félix Vinier était membre résistant FTP.

²¹ Le père Vinier était un membre actif de la résistance SNCF de la ville d'Arras. Il participa à quelques déraillements de convois ferroviaires, avant d'être arrêté.

²² En février 1944, les frères vinier seront envoyés au camp de Pithiviers, pour être ensuite envoyé sur l'île de Ré pour la construction de blockaus. Le 7 décembre 1944, ils seront échangés avec d'autres prisonniers dans une transaction entre allemands et américains.

²³ Les FTP de C.Tillon.

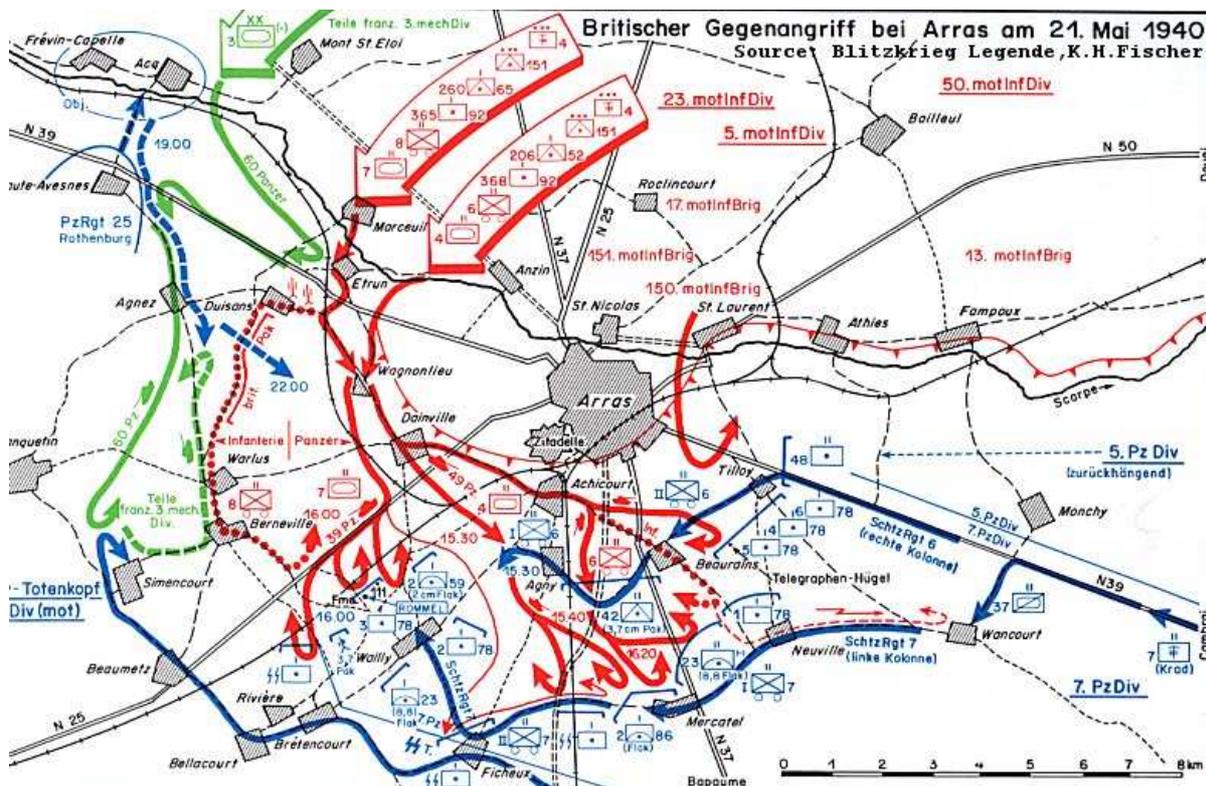
Les repréailles ne se firent pas attendre. Les quatre gardes civils qui étaient de service ce jour là et à qui l'on reprochait d'avoir été négligeant dans leur travail, furent arrêtés et déportés en Allemagne. Le 2 octobre 1942, une grenade française fut lancée par la fenêtre, de l'auberge « La taverne Lilloise » à Lille. L'explosion fit cinq blessés²⁴. Aussitôt la police française enquêta et les investigations aboutirent à l'arrestation le 24 octobre, de Gilbert Bétrancourt et de Paul Camphin. Ce dernier fut blessé alors qu'il tentait de s'enfuir. Un des policiers déchargea, à trois reprises, son pistolet dans la direction de Camphin, qui reçut une balle à la cuisse et une autre dans le genou. La police trouva chez lui, les plans de la prison de Loos les ile et des documents des services de l'administration allemande de Lille. Les deux jeunes FTP furent emmenés au commissariat central, où ils furent martyrisés à coup de poing, de matraque et de coup de pied au visage. Ne réussissant à faire avouer Paul Camphin, les policiers français, mirent ses parties sexuelles sur la chaise et appuyèrent dessus de tout leurs poids. Après un tel traitement, Paul Camphin fut transporté à l'hôpital où il resta six jours dans le coma. Puis les « gestapistes » le transférèrent à la prison de Loos, Paul Camphin fut de nouveau interrogé avec des sévices qu'il détaillera dans une dernière lettre qu'il écrira avant son exécution. Le 28 juillet 1943, il fut ramené à Arras, où les tortures recommencèrent. Le 6 octobre 1943, Paul Camphin passa devant le tribunal, qui n'arriva pas plus que la police, à lui faire avouer quoi que ce soit. Déclaré coupable de menées subversives et d'actions terroristes, il fut fusillés à la citadelle le 1^{er} novembre 1943 à l'âge de 21 ans, avec trois de ses camarades : Georges Santerne, 19ans ; Georges Louchet, 46 ans et Alexandre Bove, 33 ans.

Mais cela ne suffisait pas à la Gestapo. Le 14 mai, suite à des aveux obtenus sous la torture, par un résistant, des gens furent arrêtés et parmi eux Louis Blondel père, Louis Blondel, fils²⁵ et Lorenzo un jeune FTP du groupe « Camphin » qui travaillait avec moi sur le pont de chemin de fer de Feuchy.. Quelques temps auparavant, nous avions relevé ensemble les emplacements de dynamitage du pont, et les avons remis à notre chef Paul Camphin, juste avant son arrestation. Quelques jours plus tard, Monsieur Taffin, notre chef de chantier, avertissait tous les ouvriers, que Lorenzo avait été arrêté et que les « bôches » recherchaient tous ceux qui avaient réalisés des travaux sur le pont.

Je travaillai avec un ouvrier spécialisé sur le château d'eau, route de St-Pol et je pensai à l'arrestation de Lorenzo. Je savais bien que mon tour arriverait bientôt. Je décidais donc de m'enfuir laissant en plan mon travail et l'ouvrier que j'aidais, sans donner aucune explication. Je passai à la maison familiale pour prendre quelques affaires que je jetai dans une vieille valise, ainsi que mes maigres économies. Ne rencontrant personne, je pris le large sans laisser un mot...

A suivre.

La deuxième partie parlera de la fuite, le passage au maquis de Scévolles puis la guerre dans la première armée française.



²⁴ Deux soldats de la Wehrmacht, un cheminot allemand et deux civils.

²⁵ Le père et le fils Blondel mourront en déportation.

TOULOUSE SOUS L'OCCUPATION

Par Lucile Délas

Seconde partie

Pourquoi résister ?

À la suite de la défaite de 10 mai 1940, le maréchal Pétain était resté populaire. La majorité des Français gardait en mémoire ces exploits de la fin de la guerre en 1918, et lui faisait confiance. Le 17 juillet 1940, le maréchal Pétain avait obtenu les pleins pouvoirs pour gouverner la France. Un malaise s'était installé dans la population. Ce malaise pouvait s'expliquer avec la politique de collaboration avec l'occupant conduite par l'amiral Darlan, mais aussi par la détérioration des conditions de la vie quotidienne, et la répression. Le préfet du Tarn avait remarqué, en octobre 1941, qu'une partie de la population était animée par des sentiments patriotiques mais réfractaires à la collaboration. Son voisin, le préfet de l'Aveyron fit le même constat, selon lui « la collaboration blesse le sentiment de ceux chez qui la raison ne domine pas ».

Par ailleurs, Cheneaux de Leyritz, préfet de la Haute-Garonne, avait observé que les habitants de la région rendaient responsable les troupes d'occupation allemande des difficultés du quotidien, du marché noir et des exécutions d'otage. En Ariège, le préfet du département avait déclaré que l'opinion publique faisait confiance au maréchal Pétain, mais un contrôle postal traquait les dires des Français. Cela permettait ensuite de trouver des renseignements critiquant le pouvoir en place, mais surtout de déceler des indications sur de potentiels résistants. Cette pratique s'était effectuée sur la France entière, et en Ariège le courrier était contrôlé toute les semaines. En Ariège, la notion de collaboration était rejetée par beaucoup, à l'exception d'une petite minorité de collaborationnistes et de fascistes qui se faisait remarquer. La Révolution Nationale de Pétain ne faisait guère l'unanimité.

D'une part, le gouvernement de Vichy pouvait compter sur la culture de la haute administration française, qui employait un vocabulaire bien à elle, avec des formules spécifiques. Elle pouvait freiner n'importe quelle action qui s'opposait au régime en place. La haute administration française était formée avec des valeurs républicaines, et elle considérait le service de l'État comme un principe d'obéissance, d'ordre, et de vertus. D'autre part, ses qualités importantes se révélaient dans l'absence de corruption et son sens de la rigueur, ce qui lui permettait d'être efficace pour contrôler, ou encore discriminer, voir même de réprimander. Pourtant, le gouvernement de Vichy avait fait apparaître des ruptures comme par exemple avec la création du commissariat général aux questions juives fondés le 29 mars 1941. Le C.G. Q. J se définissait avec d'un côté un esprit activiste et d'un autre côté des fonctionnaires qui donnaient des informations aux personnes de confessions juives pour leur permettre de fuir ou ils fournissaient des renseignements à la Résistance.

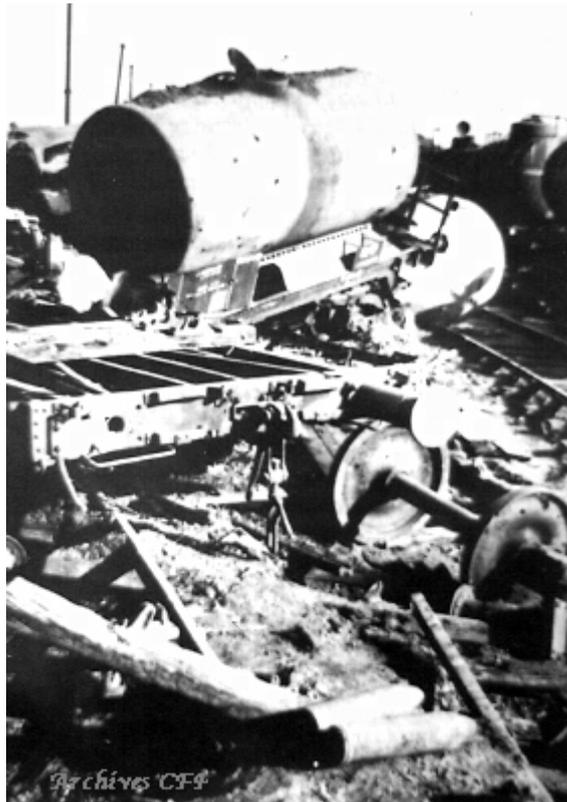
La popularité du Maréchal Pétain s'était confirmée, jusqu'en 1942, grâce à l'attitude de l'Église dans la région de Toulouse et de sa région, où les attitudes radicales n'avaient pas entraînées de déchristianisation. En effet, dans les départements de l'Aveyron, du Lot, des Hautes-Pyrénées, la pratique religieuse était encore très présente, voir même assez forte, tandis que dans les départements du Tarn, du Tarn-et-Garonne, du Gers et dans certaines zones rurales de la Haute-Garonne, l'activité religieuse était moins marquée. Soit par conviction envers le régime de Vichy qui mettait en avant les idées du christianisme, les considérant comme la base social, soit par devoir chrétien d'obéissance au gouvernement en place jugé légitime, les évêques s'étaient ralliés à Pétain comme beaucoup de Français à l'époque. Ils avaient accepté les idées de la Révolution Nationale.

Mais il y avait eu pire encore : au moment d'une assemblée, à Lyon, le 31 août 1940, se trouvaient les archevêques et cardinaux de Toulouse, d'Auch, et d'Albi, ainsi que l'évêque d'Agen. Au cours de cette réunion, la question des dispositions à prendre envers les personnes de confession juives avait été abordée. Or, l'assemblée avait décrété qu'un gouvernement, avec des personnes « inassimilés », était autorisée à prendre des mesures de protection sous le prétexte du bien commun. Cela devait comporter des conditions particulières, c'est-à-dire qu'il fallait respecter les instructions de la justice et de la charité.

Etre anglophile ou être hostile au gouvernement ne justifiait pas forcément un basculement dans la Résistance. Certaines attitudes de refus de personnes pouvait dépendre d'avantage de l'appartenance à un groupe stigmatisé, recherché ou martyrisé, ou dépendre d'une appartenance à une institution qui gardaient ces valeurs qu'à une valeur initiale et délibérée pour suivre les voies de la « dissidence ». Les communistes pourchassés n'avaient pas d'autres possibilités que de rentrer dans la Résistance.

Quant aux personnes de confession juives, elles n'avaient que deux alternatives : fuir, ou faire face. Pour ce qui concernait l'armée de l'Armistice, elle essayait d'échapper aux contraintes que leur imposait l'Allemagne, avant que, pour certains se sentant trahis par le régime de Vichy, ne gagnèrent des lieux clandestins, le plus souvent sous contrôle de la Résistance.

Le 11 novembre 1942, la zone sud fut envahie par l'armée allemande. À la suite du débarquement des Alliés en Afrique du nord dans la nuit du 8 au 9 novembre, les troupes d'occupations avaient pris position non seulement sur la côte méditerranéenne, mais également dans tout le Midi de la France, tout en laissant une certaine autonomie au gouvernement de Vichy. De forte garnison avaient fait leur apparition avec la venue de l'occupant. La haine envers les Allemands était perceptible dans les relevés des courriers postaux. Elle ne s'exprimait pas ouvertement, mais elle se concentrait sur les uniformes de la Wehrmacht de couleur vert-gris. Leur présence était cependant discrète, mais toujours obsédante. Certains habitants essayaient même de l'ignorer complètement.



Après un bombardement (Archives CFP)

À partir de 1943, pendant que la guerre était en train de s'inverser, avec les victoires sur le front Est de la Russie, les conditions de vie se détérioraient d'avantage à cause des exigences de plus en plus impérieuses. L'antipathie pour les collaborateurs et envers les Allemands était l'aboutissement le plus total du rejet du gouvernement de Vichy. Le régime de Vichy avec l'aide de sa Milice, prêtait main forte à l'occupant dans le combat contre la Résistance. La Résistance s'affirmait malgré la diversité des mouvements, son organisation complexe, son imbrication des structures, et les différentes vagues de représailles très violentes qui lui étaient portées. Dès 1943, elle avait entrepris un effort d'unification, mais cela demeura inachevé. Néanmoins, elle avait préparé l'émergence d'un dispositif politico-militaire voué, pour le moment venu, à engager le combat pour la Libération du territoire et à diriger les administrations tant sur le plan régional que sur le plan départemental.

À Toulouse, le matin du 11 novembre 1942, le bureau de liaison de la convention d'Armistice avait reçu un télégramme qui annonçait l'arrivée immédiate des Allemands dans la zone sud. La population fut immédiatement prévenue par Cheneaux de Leyritz qui avait fait placer des affiches et il avait également utilisé la presse pour diffuser son message : « Les troupes allemandes arriveront à Toulouse et dans les départements de la région dans le courant de la journée. Je demande à la population d'observer un calme absolu. Tout acte contraire à l'ordre sera impitoyablement réprimé. »

À Auch, le colonel Schlessler, commandant le 2^{ème} dragon, avait prévu cette supposition, et pour parer à cette éventualité, il avait fait placer des agents tout le long de la ligne de démarcation, entre Aire-sur-l'Adour et Mont-de-Marsan. Les armées de l'armistice avaient reçu l'ordre de ne pas s'opposer à ce coup de force, et tous les régiments devaient rester dans les casernes au moment du passage de l'occupant dans la zone sud.

Il avait eu une tentative de Résistance à cet ordre, où De Lattre de Tassigny qui dirigeait la XVI^{ème} région de Montpellier. Lattre de Tassigny fut arrêté, et condamné à 10 ans de prison, en janvier 1943. Il parvint à s'évader et à rejoindre Londres.

Lucile Délas



Le colonel Schlessler

Sources pour l'article

- CUBÉRO (JOSÉ), La résistance à Toulouse et dans la région 4, Édition sud Ouest, 2005
- MOURRE (MICHEL), Dictionnaire encyclopédique Mourre en 5 volumes, seconde édition, bordas, Paris, 1998
- REY (ALAIN), REY (JOSETTE), Le nouveau petit Robert, dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Dictionnaire Le Robert, Paris, 2001

Citations

« la collaboration blesse le sentiment de ceux chez qui la raison ne domine pas » : Op. cit. CUBÉRO (JOSÉ), La résistance à Toulouse et dans la Région 4, Édition sud Ouest, 2005, p.124, citation originale extraite du livre de GOUBERT (MICHEL) et DEBAUGE (PIERRE), Histoire de la Résistance, Haute-Garonne, Milan, Toulouse, 1986, p.45

« dissidence » : Op. cit. CUBÉRO (JOSÉ), La résistance à Toulouse et dans la Région 4, Édition sud Ouest, 2005, p. 80.

« inassimilés » : Op. cit. CUBÉRO (JOSÉ), La résistance à Toulouse et dans la Région 4, Édition sud Ouest, 2005, p. 80.

« Les troupes allemandes arriveront à Toulouse et dans les départements de la région dans le courant de la journée. Je demande à la population d'observer un calme absolu. Tout acte contraire à l'ordre sera impitoyablement réprimé. » : Op. cit. CUBÉRO (JOSÉ), La résistance à Toulouse et dans la Région 4, Édition sud Ouest, 2005, p.124, citation originale extraite du livre de GOUBERT (MICHEL) et DEBAUGE (PIERRE), Histoire de la Résistance, Haute-Garonne, Milan, Toulouse, 1986, p.45

Glossaire

C.G. Q. J : Commissariat Général aux Questions Juives

Lattre de Tassigny : Maréchal de France : « (Mouilleron-en-Pareds, Vendée 1889- Paris 1952) : Ancien élève des Écoles militaire de Saint-Cyr et de Saumur, officier de dragon en 1914, il termine la guerre dans l'infanterie avec le grade de capitaine, quatre blessures et huit citation. Après avoir servi le Maroc, au Maroc jusqu'en 1926 puis être sorti major de sa promotion de l'école de guerre, il appartient à l'état-major de Weygand. Chef de son état-major de la V^{ème} armée, cantonnée en alsace durant la « drôle de guerre », de Lattre de Tassigny prend en 1940 le commandement de la 14^{ème} D.I (Division d'Infanterie), avec laquelle il combat dans le région de Rethel.



Jean de Lattre de Tassigny

Commandant le secteur tunisien en 1941, la région militaire de Montpellier en 1942, il est le seul commandant à s'opposer à la passivité de l'armée de l'Armistice en novembre, lors de l'entrée des Allemands en zone sud. Cette insubordination lui vaut d'être jugé par la tribunal militaire de Toulouse, qui lui inflige une peine de dix ans de prison. Quelques mois plus tard, le Comité française de Londres l'aide à s'évader. Passé de Londres à Alger, de Lattre reçoit du Général Giraud le commandement d'une armée B en formation en Algérie, embryon de la future I^{ère} armée française. Avec la 9^{ème} D.I.C, il dirige la prise l'île d'Elbe, du 16 au 18 juin 1944, puis il débarque en Provence des 15 et 16 août, menant ses avant-gardes à l'assaut de Toulon, puis de Marseille, avant de remonter la vallée du Rhône, la Saône, et le Jura. Renforcée par les divisions du corps expéditionnaire d'Italie, la I^{ère} armée, mène l'offensive de novembre 1944 contre Montbéliard, Belfort, Mulhouse, réduisant, au milieu des pires difficultés, la poche de Colmar le 9 février 1945. De Lattre dirige ensuite la défense de Strasbourg en janvier 1945, puis il ordonne la pénétration dans le Palatinat en mars, prélude au franchissement du Rhin les 30 mars, le 1^{er} et 2 avril. Alors qu'il débute la campagne de la Forêt-Noire qui mène à Stuttgart, sur le cour supérieur du Danube et du Tyrol, justifiant son nom de Rhin et Danube. Il est désigné par le Général de Gaulle pour représenter la France à Berlin dans la nuit du 8 au 9 mai, lors de la cérémonie interalliée de la signature d'Armistice.

En 1949, il exerce les responsabilités de commandant des forces terrestres de l'O. T. A. N. L'année suivant il est nommé haut-commissaire en Indochine, où la situation militaire st préoccupante, en particulier dans le Tonkin. Nommé commandant en chef, il remonte le moral de la troupe, stimule les cadres, et parvient à stabiliser la progression du Viêt-minh, sur le pourtour du Delta. La mort au combat de son fils Bernard attriste cependant ces dernier mois : miné par un cancer, il est obligé de rentrer en métropole. Le gouvernement lui décerne le jour de son enterrement le bâton de Maréchal ».

op. Cit. BESSET (FRÉDÉRIC), MÉHU (DIDIER), PÉRICARD-MÉHA (DENISE), ROWLEY (ANTHONY), SALLES (CATHRINE), VALLAUD (PIERRE), WARESQIEL (EMMANUEL DE), Dictionnaire de l'Histoire de France, Perrin, 2002, p.574

CANADIENS EN ITALIE

Eric Giguère

3ème partie: La route de Rome

Les unités canadiennes sont décimées par les furieux combats livrés à Ortona. Le Canada envoie en renfort la 5^{ème} Division blindée du major-général Guy Simonds qui relève du 1er Corps d'Armée canadien du lieutenant-général H.D.G. Crerar faisant partie intégrante de la 8^{ème} Armée britannique. Plusieurs autres hommes viendront compléter les unités où les pertes en morts et en blessés sont considérables. Le front se stabilise, mais le froid, la pluie, la neige, la boue et la vermine pourrissent la vie des soldats pendant le reste de l'hiver en Italie. Le Royal 22^{ème} passe son temps dans la région d'Ortona durant cette période et son activité se limite à effectuer des patrouilles. Henri Mazerolle: «Nous ne pouvions pas grouiller à cause de la vase, et le terrain était tout défait par des trous d'obus. Dans nos tranchées, nous vivions tout le temps dans l'eau et dans la vase... Je suis devenu plein de poux... Ça faisait trois mois que je n'avais pas pris de bain.»

Organigramme de la 5^{ème} Division blindée

Commandant: Major-général Guy Simonds (jusqu'au 29 janvier 1944)

Major-général E.L.M. Burns (à partir du 29 janvier 1944)

Brigade blindée:

- 3^{ème} Régiment blindé de reconnaissance (The Governor General's Horse Guards)
- 2^{ème} Régiment blindé (Lord Strathcona's Horse)
- 5^{ème} Régiment blindé (8th New Brunswick Hussars)
- 9^{ème} Régiment blindé (British Columbia Dragoons)

Brigades d'infanterie motorisées

11^{ème} Brigade:

- 11^{ème} compagnie indépendante de mitrailleuses (*The Princess Louise Fusiliers*)
- Perth Regiment
- Irish Regiment
- Cape Breton Highlanders

12^{ème} Brigade:

- 12^{ème} compagnie indépendante de mitrailleuses (*The Princess Louise Fusiliers*)
- Westminster Regiment
- Princess Louise Dragoon Guards
- Lanark and Renfrew Scottish Regiment

*Pour l'ordre de bataille de la 1^{ère} Division D'infanterie, voir l'*Histomag* d'octobre 2007.

Le 17 janvier, le Perth et le Cape Breton avec les chars du Trois-Rivières en soutien, repoussent les Allemands jusqu'à la rivière Arielli après avoir traversé la Riccio. Ils se frottent aux tenaces parachutistes allemands qui infligeront des pertes de près de 50 hommes chacun aux deux Régiments canadiens. Pendant ce temps sur la côte ouest de la péninsule italienne, la 5^{ème} Armée attaque les forces allemandes qui coupent la route de Rome.

Une autre unité canadienne plutôt méconnue avait précédemment débarqué, le 19 novembre 43 avec cette 5^{ème} Armée américaine. Il s'agit du 1^{er} détachement du Service spécial (First Special Service Force), une unité de type commando dont la première mission fut de prendre le mont La Difensa sur la route de Monte Cassino. Ils ont par la suite participé à la bataille pour Anzio alors qu'un important contingent de forces anglo-américaines y débarque le 22 janvier 44. La résistance allemande est opiniâtre, féroce et inattendue. Le 2 février 1944, de durs combats contre la Division Hermann Göring commencent et dureront pendant trois mois.

C'est au cours de ces combats que le soldat manitobain Tommy Prince va se signaler en dirigeant les tirs d'artillerie sur des panzers à partir d'un point situé derrière les lignes ennemies. Il deviendra par la suite le soldat autochtone le plus décoré parmi les Canadiens.

Au printemps de 1944, la 1^{ère} Division canadienne quitte la région d'Ortona et traverse l'Italie d'est en ouest pour appuyer les forces alliées qui se trouvent au sud de Rome. Les Allemands ont érigé des lignes de défense hermétiques. La ligne Gustav, tenue par deux armées allemandes, est l'une de celles-ci. Elle s'étend à partir de l'est au sud de Gaète, jusqu'à l'ouest au nord d'Ortona. Entre la ligne Gustav et Rome, le 6^è Corps d'Armée américain a établi une tête de pont à Anzio. Le 11 mai 1944, un formidable bombardement d'artillerie sonne la charge des 5^è et 8^è Armées alliées. L'Artillerie Royale canadienne et la 1^{ère} Brigade blindée canadienne participent à ce barrage qui durera 3/4 d'heure. Les chars de cette dernière appuient la 8^è Division indienne au cours de l'assaut d'infanterie lancé suite à ce déluge de feu. En quelques jours, la terrible ligne de défense allemande cède à plusieurs endroits et le génie réussit à construire des ponts pour traverser la rivière Gari. Le 1^{er} Corps canadien est appelé en renfort de la 8^è Division indienne dans la nuit du 15 au 16 mai afin de tenir la position dans la vallée de la rivière Liri. Alban Leblanc, du Royal 22^è: «Nous avons remplacé les Indiens sur le front. Ils étaient contents d'être relevés, parce qu'ils avaient eu beaucoup de morts.» Le 17, après avoir combattu farouchement, les Canadiens ne sont plus qu'à 5 ou 6 kilomètres d'une autre solide ligne de défense allemande où l'ennemi s'est replié: la ligne Adolf Hitler. Pendant ce temps, les Alliés se sont emparés de la ville de Cassino et le drapeau polonais flotte sur Monte Cassino où le monastère en ruines témoigne des intenses bombardements pour y déloger les Allemands.



Comme pour la ligne Gustav, un barrage d'artillerie précède l'assaut contre la ligne Adolf Hitler (Opération Chesterfield) le 23 mai. Ernest Mallet, arrivé en renfort pour le Carleton and York depuis Ortona, témoigne: «...nous avons frappé la ligne Hitler. Il y avait 2 200 canons qui tiraient sur les Allemands. Ça bouillait ! Le lendemain matin, nous avons ramassé des Allemands dans des tranchées. Ils étaient tous devenus à moitié fous.» Alban Leblanc nous fait part de ses observations: «Le terrain était trop dur pour creuser. Armand [Armand Landry] et moi, nous avons traîné deux gros Allemands morts et nous nous sommes couchés entre eux... Le lendemain, il était vers neuf heures lorsque l'attaque a commencé. Nous voyions les soldats blessés qui revenaient sur des civières portées par des prisonniers allemands. Il y en avait avec les bras arrachés, d'autres avec les jambes pleines de "shrapnel".» Les blindés alliés sont tenus en respect par les canons anti-chars et les mines alors que la 2^è Brigade d'infanterie essuie les tirs des Nebelwerfers. Sur la gauche, la 3^è Brigade avance avec un peu plus de succès.

À la tombée du jour, la 3^e Brigade est solidement établie à l'ouest de la ligne qui porte le nom du Führer avec des pertes raisonnables: 45 tués et 120 blessés sur 3 bataillons. La 2^e Brigade a moins de chance: 162 tués, 306 blessés et 75 prisonniers. La 1^{ère} DI déplore la perte de 875 hommes. Cette brèche dans les fortifications allemandes permet néanmoins aux Alliés de rompre la ligne Hitler et aux Canadiens de s'emparer des villes de Pontecorvo et Aquino. Le 24 mai, le Irish Regiment et le British Columbia Dragoons foncent vers le fleuve Melfa; à leur suite, le Westminster Regiment avec l'aide du Lord Strathcona's Horse; pour protéger les flancs de cette attaque, le Governor General's Horse Guards. Le cours d'eau est traversé avec succès malgré la présence des dangereux chars Panthers pour en interdire le passage. Le 1^{er} Corps canadien pousse ensuite parallèlement à la rivière Liri en direction de Rome. La 5^e DB atteint Ceprano le 28 mai où la 1^{ère} DI prend la relève. Les Canadiens prennent alors Frosinone le 31, puis on leur ordonne de s'arrêter à Agnani pour céder le passage au Corps Expéditionnaire Français (CEF) sur le flanc droit de la 5^e Armée américaine. Les Alliés entrent à Rome, ville ouverte, 2 jours avant le débarquement de Normandie. Le 1^{er} Corps canadien a été mis en réserve quelques jours plus tôt et ne participe pas à la marche sur la Ville éternelle. On envoie plutôt les hommes se reposer avant de reprendre l'entraînement en zone sécurisée pendant les mois de juin et juillet.



Unités canadiennes avançant dans la vallée de la Liri, entre les lignes Gustav et Hitler, le 24 mai 1944. La route de Rome est ouverte. *Archives publiques du Canada, PA 140208.*

Le débarquement de Normandie a lieu 48 heures après la prise de Rome et monopolise la couverture médiatique au détriment des combats qui font toujours rage en Italie. Les médias vont même jusqu'à affubler les Canadiens présents dans la péninsule du sobriquet de «D-Day Dodgers», terme peu flatteur qui pourrait être traduit par «Planqués du Jour-J». À l'ouest, la 5^e Armée américaine continue sa progression vers le nord en direction de Pise. À l'est, la 8^e Armée britannique longe l'Adriatique vers Florence. Début août, la 1^{ère} DI est appelée en renfort et participe à l'assaut contre la célèbre ville où a vécu Michelangelo. Les chars de l'Ontario Regiment sont assignés à la 8^e Division indienne. Le 17 août, ils franchissent enfin l'Arno après de violents combats et entrent dans la célèbre ville italienne où on leur interdit l'utilisation de leurs 75mm. Les Allemands se replient à nouveau derrière une série de fortifications: la ligne Gothique. Elle s'étend d'est en ouest de la ville de Pise jusqu'à celle de Rimini en passant par les Apennins. Les Allemands sont décidés à ne pas céder car elle constitue le dernier rempart avant d'atteindre les régions très industrialisées au nord de la vallée du Pô et de la plaine de Lombardie. Nids de mitrailleuses, lance-flammes, canons anti-chars, canons d'assaut, batteries de mortiers, tourelles de chars encastrées dans le béton, mines, obstacles de barbelés et fossés anti-chars composent cette magnifique ligne de défense. Le 30 août en après-midi, une rude bataille de trois jours pour percer la ligne Gothique s'engage.

Le Perth Regiment fait partie de l'assaut et s'empare, à la baïonnette, d'une position stratégique derrière Montecchio. Auparavant, le lieutenant-colonel Fred Vokes avait échoué dans sa tentative de retracer les Perth et avait décidé d'envoyer les Sherman du BC Dragoon sans soutien d'infanterie pour prendre son objectif. Après avoir traversé le Foglia, seuls 18 chars sur 50 s'en sont tirés et l'unité a perdu 51 hommes dont le commandant Vokes. La mission avait cependant réussi et sonnait le glas de la fameuse ligne allemande.

Les Allemands n'abandonnent pas pour autant et reforment une position défensive à Rimini avec la crête de Coriano comme bastion principal. L'avance des Canadiens se fait à pas de tortue devant une résistance acharnée. Rudy Cormier, du Carleton and York, nous raconte une anecdote amusante: «Un jour, nous avançons dans un champ lorsque les Allemands ont commencé des tirs d'artillerie sur nous. Nous cherchions les tranchées les plus près pour nous protéger des éclats d'obus. J'en ai vu une et j'ai sauté dedans sans regarder. C'était une tranchée que les Allemands avaient creusée pour faire leurs besoins. J'étais tout graissé...» Le 13 septembre, l'artillerie ouvre la voie à la 5^e DB canadienne qui soutient le Perth et le Cape Breton Highlanders dans sa conquête de la crête. Le Irish Regiment, quant à lui, continue sa course pour s'emparer de Coriano dans des combats de rue rappelant ceux d'Ortona. Pendant que d'autres unités canadiennes combattent farouchement pour prendre la colline de San Fortunato, le 48th Highlanders et le RCR font tomber Rimini. Hitler en a plein les bras sur trois fronts, mais il cède finalement aux demandes de Kesselring et lui envoie de précieux renforts en Italie qui semble pourtant perdue suite aux derniers gains des Alliés. Les pluies de septembre transforment le champ de bataille en véritable bournier. Le 21 septembre, la 1^{ère} DI est relevée par les Néo-Zélandais qui s'apprête à traverser les plaines de Lombardie avec le soutien de la 5^e DB canadienne. Le 11 octobre, la 1^{ère} DI revient en ligne alors que la 5^e DB est envoyée en réserve. Les Canadiens combattent pendant 3 semaines dans la Romagne où ils doivent franchir un obstacle bien défendu: la rivière Savio. Les Seaforths de Vancouver participent à cette bataille et l'un d'eux s'y distingue particulièrement: Ernest "Smokey" Smith. À lui seul, il détruit 2 Panthers et tient tête à l'infanterie d'accompagnement; ce fait d'arme lui vaudra la Victoria Cross. Le 25 octobre, la Savio est franchie. La poussée des Américains sur Bologne oblige alors les Allemands à retirer deux divisions d'élite du front adriatique et permet aux Canadiens d'avancer de dix km jusqu'au Ronco.

Le 1^{er} Corps canadien est retiré du front afin de refaire ses forces pendant que la 1^{ère} Brigade blindée, dont la campagne prendra fin en février 1945, travaille en coopération avec les forces anglo-américaines au nord de Florence. Le 5 novembre, le lieutenant-général Charles Foulkes remplace son homologue E.L.M. Burns à la tête du 1^{er} Corps canadien juste avant son retour au combat le 1^{er} décembre 1944. C'est ici que se termine la guerre pour Henri Mazerolle du Carleton and York. Il est à l'hôpital le 16 décembre, le médecin l'examine quelques jours plus tard et le déclare "commotionné" (shell shocked): «Je n'ai pas honte de dire que j'ai craqué à la fin, parce que j'en ai vu beaucoup d'autres craquer avant moi.» Le 23 février 1945, la 8^e Division indienne commence à relever la 1^{ère} DI canadienne. La campagne d'Italie prend fin le 27 pour Rudy Cormier alors que le Carleton and York est retiré du front avec les autres régiments de la 3^e Brigade d'infanterie, dont le Royal 22^e d'Alban Leblanc, afin d'être redéployés aux Pays-Bas. La guerre continue en Italie pour les autres Canadiens qui doivent traverser la rivière Senio, gardée par la redoutable 16^e SS.Panzer.Grenadiere. Les Alliés mettent un mois à atteindre les rives de ce cours d'eau et le front se stabilise en janvier 45. Le 24 février, les Allemands lancent une offensive majeure suite à un barrage intensif de mortiers et d'artillerie. Les Canadiens sont sauvés par la présence d'esprit d'un officier qui demande un tir d'artillerie sur ses positions puisque les Allemands courent à découvert pendant que ses hommes sont à l'abri dans des tranchées. Les opposants passeront le reste de l'hiver à se surveiller mutuellement à partir de positions retranchées. La campagne d'Italie se poursuivra jusqu'au 2 mai 1945, mais les Canadiens ne participeront pas à la victoire finale. En avril 1945, le 1^{er} Corps canadien part pour l'Europe du Nord-Ouest où il sera réuni à la 1^{re} Armée canadienne. Les Canadiens se joindront à la marche sur l'Allemagne et la Hollande qui mettra un terme à la guerre en Europe. La campagne d'Italie aura été plus longue et plus difficile que prévue. En 18 mois de campagne, quelque 92 757 soldats canadiens ont servi en sol italien. Parmi eux, 408 officiers et 4 991 soldats de tous rangs ont été tués sur les champs de batailles. Parmi ceux qui sont revenus, 1 218 officiers et 18 268 hommes étaient blessés. Plus de mille hommes ont été faits prisonniers.

Sources: www.junobeach.org
www.vac-acc.gc.ca (site gouvernemental des anciens-combattants canadiens)
www.amputesdeguerre.ca
La Seconde Guerre mondiale, Larousse_Paris-Match
«J'ai vécu la guerre.» Ronald Cormier, Éditions d'Acadie



Le General Guy Simmonds sera l'un des meilleurs officiers de l'Armée Canadienne au cours de la Seconde Guerre Mondiale. Il prendra par la suite une part décisive dans l'issue de la Bataille de Normandie. (Archives Nationales du Canada)